

LIVRE V

Chapitre I (224a21-b35) [Distinctions préliminaires à l'étude du mouvement]

Distinction entre par soi et par accident dans le changement

224a21 465. Entre tous les mobiles, tel change par accident, comme le musicien dont on dit qu'il marche, parce que tel homme qui se trouve musicien marche. À tel autre on attribue absolument de changer, du fait que quelque chose de lui le fasse, comme tous ceux à qui on l'attribue en rapport à leurs parties : le corps guérit, dit-on, du fait que le fasse l'œil ou la poitrine, parties du corps total. Cependant, il y en a bien sûr un qui ne change ni par accident, ni par autre chose de lui, mais le fait lui-même en premier. Voilà le mobile par soi, différent d'un changement à l'autre; il y a par exemple le sujet d'altération, puis, en matière d'altération : le sujet de soins, distinct du sujet de réchauffement.

224a30 466. Il en va de même du moteur : tel moteur fait changer par accident, tel autre du fait d'une partie, en ce que c'est quelque chose de lui qui le fait et tel autre par soi et en premier, comme le médecin guérit et la main frappe.

Les cinq conditions du mouvement

224a34 467. Tout changement exige son moteur premier, son mobile, puis le temps en lequel s'effectuer; à part cela, il exige encore les termes d'où il vient et où il aboutit, car tout changement va d'un terme à un autre.

224b1 468. On doit donc distinguer le mobile premier des termes où il aboutit et d'où il part, comme dans le cas du bois, du chaud et du froid : le premier change, aboutit au second, en partant du troisième. Le changement, manifestement, s'effectue dans le bois, non dans l'espèce⁹⁹⁴; l'espèce, le lieu et la quantité⁹⁹⁵, en effet, ni n'effectuent ni ne subissent le changement. Il y a donc bien à distinguer moteur, mobile et terme 'où' aboutir.

224b7 469. Le changement se dénomme d'ailleurs plutôt d'après où on aboutit que d'après d'où on part. C'est ainsi que la corruption est un changement vers le non-être, mais ce qui se corrompt part de l'être; et la génération un changement vers l'être, mais elle part du non-être.

Immobilité des termes

224b10 470. Ce qu'est que le changement, c'est déjà établi. En outre, les espèces, le lieu et les passions⁹⁹⁶ où les mobiles aboutissent en changeant sont immobiles; la science et la chaleur, par exemple.

224b13 471. On pourrait toutefois se demander si les passions ne sont pas des changements, comme la blancheur en est une.

224b14 472. Un changement en viserait alors un autre. Mais sans doute le mouvement n'est-il pas la blancheur, mais le blanchissement.

224b16 473. Sous leur rapport aussi, il y a le changement par accident, le changement par une partie ou par quelque autre aspect et le changement en premier et non par quelque autre aspect. Par

⁹⁹⁴ Ἐν τῷ εἶδει, *in specie*. — La qualité, l'un des trois genres ouverts au changement, comme le manifeste à la ligne suivante l'opposition au lieu et à la quantité.

⁹⁹⁵ Τὸ τοσόνδε, *quantum*. — On attendrait plutôt ποσότης, *quantitas*, comme il s'agit de l'attribut, en opposition justement à son sujet. Mais dans ses désignations des attributions accidentelles, ARISTOTE n'est pas friand des termes abstraits, et le traducteur latin se range à sa manière.

⁹⁹⁶ Τὰ δ' εἶδη καὶ τὰ πάθη καὶ ὁ τόπος, *species autem et locus et passiones*. — L'énumération sonne maladroite, donnant deux fois le fondement de l'altération, mais oubliant celui de la croissance.

exemple, le mobile qui blanchit devient par accident un sujet de conception, car c'est un accident pour la couleur qu'on la conçoit; il change aussi de couleur par la partie, car le blanc en est une de la couleur; en allant à Athènes il va en Europe, parce qu'Athènes fait partie de l'Europe; mais il devient par soi de couleur blanche.

224b22 474. En quel sens donc on change par soi, par accident et par quelque autre aspect, et que "par soi et en premier" concerne à la fois le moteur et le mobile, c'est devenu manifeste. Et aussi que le changement ne s'effectue pas dans l'espèce, mais dans le mobile, le mobile en acte.

Le propos : le changement par soi

224b26 475. Certes le changement par accident est à laisser de côté, car il se produit partout, toujours et pour tout. Par contre, celui qui n'est pas par accident ne se produit pas partout, mais seulement chez les contraires, leurs intermédiaires et dans la contradiction. L'induction le confirme.

224b30 476. À partir de l'intermédiaire, on change, car on en use comme de son contraire face à l'autre; en effet, à sa manière l'intermédiaire incarne les extrêmes. Aussi peut-on bien les considérer comme des contraires, lui pour eux et eux pour lui; ainsi la note médiane sonne grave pour la haute et subtile⁹⁹⁷ pour la basse, et le gris est blanc à côté du noir et noir à côté du blanc.

Leçon 1

#638. — Le Philosophe vient de traiter du changement et de ce qui le suit communément. Il en vient maintenant à le diviser.

Cette considération comporte deux parties : la première divise le changement en espèces; la seconde le divise en parties quantitatives (231a21)⁹⁹⁸.

La première se divise en deux : le Philosophe divise d'abord le changement en ses espèces, puis (226b18) traite de son unité et de son opposition.

La première se divise en deux autres : le Philosophe distingue d'abord les changements par soi et par accident, puis (224b35) divise le changement par soi en ses espèces.

La première se divise en deux autres : le Philosophe distingue d'abord les changements par soi et par accident, puis (224b26) signale qu'on doit délaissier celui par accident et ne traiter que de celui par soi.

La première se divise en deux autres : il distingue d'abord les changements par soi et par accident, puis (224b22) épilogue.

Il les distingue sous trois rapports : d'abord du côté du mobile, puis (224a30) du moteur et enfin (224a34) du terme.

#639. — "Entre tous les mobiles", dit-il, ce qui change en reçoit l'attribution en trois sens.

Premier sens : on le lui attribue par accident, comme quand on dit qu'un musicien marche, du fait que tel homme marche, qui se trouve musicien.

Second sens : on le lui attribue absolument, bien que seule sa partie change, comme tout ce à quoi on attribue de changer quant à ses parties. Il exemplifie dans le changement d'altération : tel animal guérit, dit-on, du fait que le fasse son œil ou son "thorax", c'est-à-dire sa poitrine, des parties de l'ensemble de son corps.

Troisième sens : on le lui attribue sans qu'il le fasse ni par accident ni en une partie, mais du fait qu'il change lui-même en premier et par soi. Le Philosophe précise "en premier" pour exclure le changement d'une partie et "par soi" pour exclure le changement par accident. Ce mobile par soi

⁹⁹⁷ ὀξεῖα, *subtilis*.

⁹⁹⁸ VI.

se diversifie en fonction des diverses espèces de changement : le sujet d'altération est le mobile par altération; le sujet de croissance, celui par croissance. La diversification se continue jusque dans l'espèce : le sujet de soin, qui change du fait de guérir, diffère du sujet de réchauffement, qui change du fait de se réchauffer.

#640. — Le Philosophe distingue ensuite (224a30) les changements par soi et par accident du côté du moteur.

On a pris du côté du mobile la distinction précédente, dit-il; on la trouve pareillement chez le moteur.

En effet, on attribue aussi en trois sens à un moteur de faire changer. En un sens, il le fait par accident; exemple : "le musicien construit". En un autre, il le fait par sa partie, quand c'est elle qui fait changer; ainsi on dit qu'un homme frappe, du fait que sa main le fasse. Au troisième sens, on le lui attribue en premier et par soi, à la manière dont le médecin guérit.

#641. — Le Philosophe divise ensuite (224a34) le changement de la même manière du côté de son terme.

Là, il présente d'abord des préambules, puis (224b16) la division.

Il développe trois préambules : il indique d'abord combien de conditions le changement requiert, puis (224b1) les compare entre elles et enfin (224b10) résout une difficulté.

Le changement, dit-il, requiert cinq conditions. Il lui faut d'abord un premier moteur pour l'initier; puis un mobile à changer; en troisième, le temps en lequel s'effectue. À part ces trois-là, il lui faut encore deux termes : un "d'où" partir et un "où" aboutir, car tout changement a lieu d'un terme à un autre.

#642. — Le Philosophe compare ensuite (224b1) entre elles ces conditions annoncées.

D'abord le mobile avec les deux termes du changement, puis (224b7) les deux termes entre eux.

Le mobile premier et par soi, dit-il, est distinct du terme où tend le changement et de celui d'où il part, ainsi qu'il appert avec ces trois items : le bois, le chaud et le froid. Dans un changement de réchauffement, le bois intervient comme sujet mobile, autre chose, le chaud, comme terme où aboutit ce changement, et autre chose encore, le froid, comme terme d'où il procède.

Le mobile premier, précise-t-il, est distinct de l'un et l'autre terme, mais rien n'empêche le mobile par accident d'être l'un d'eux. Le sujet, tel le bois, voilà ce qui se réchauffe par soi; mais la privation et le contraire, tel le froid, voilà qui se réchauffe par accident⁹⁹⁹.

Que le mobile soit distinct de l'un et l'autre terme, il le prouve ensuite du fait que le changement se produit dans le sujet, en ce cas dans le bois. Il ne le fait par contre en aucun des termes : ni dans l'espèce du blanc ni dans l'espèce du noir. Cela devient évident du fait que le sujet où s'effectue le changement change, alors que le terme du changement ni ne change ni n'est changé, ce terme fut-il une espèce, c'est-à-dire, une qualité, comme dans l'altération, un lieu, comme dans le déplacement, ou une quantité¹⁰⁰⁰, comme dans la croissance et la décroissance. Plutôt, le moteur fait changer le sujet, qui aboutit "au terme du changement", c'est-à-dire au terme 'où'. Comme donc le changement s'effectue dans le sujet qui change, mais pas dans son terme, il devient manifeste que le sujet mobile est distinct du terme du changement.

#643. — Le Philosophe compare ensuite (224b7) les deux termes entre eux.

⁹⁹⁹ I, leç. 13, #112.

¹⁰⁰⁰ *Quantum*.

Le changement, dit-il, se dénomme à partir du terme ‘où’ il aboutit, plutôt que du terme ‘d’où’ il part. Par exemple, on appelle ‘corruption’ le changement *vers* le non-être, même si ce qui se corrompt change à *partir de* l’être. Inversement, la génération est un changement *vers* l’être, même si elle *part du* non-être. Or justement le nom de ‘génération’ concerne l’être, tandis que celui de ‘corruption’, le non-être. La raison en est que le changement fait disparaître le terme ‘d’où’ et apparaître le terme ‘où’. Manifestement donc, le changement hait le terme ‘d’où’ et agrée le terme ‘où’. C’est pour cela qu’il se dénomme à partir de lui.

#644. — Le Philosophe résout ensuite (224b10) une difficulté.

Il le fait en trois points.

Il rappelle d’abord deux notions déjà devenues manifestes. La première : on a déjà établi ce qu’est le changement¹⁰⁰¹. La seconde : l’espèce, c’est-à-dire la qualité, on vient de le dire, de même que le lieu et certaines passions ou qualités affectives, les termes de changement en somme, ne changent pas, puisque aucun changement n’a lieu en eux¹⁰⁰². On le voit pour la science, une espèce, et pour la chaleur, une passion ou qualité affective.

Puis (224b13) il en signale une troisième qui comporte difficulté. On pourrait se demander, dit-il, si des “passions” ou qualités affectives comme la chaleur et le froid, la blancheur et la noirceur, même si elles ne changent pas, ne constitueraient pas quand même des changements.

Enfin (224b14), il réduit à une absurdité le cas où on l’admettrait. La blancheur est un terme où aboutit le changement; si la blancheur est elle-même un changement, un changement en aura alors un autre pour terme, ce qui ne se peut pas¹⁰⁰³. Partant de là, il établit la vérité : ce n’est pas la blancheur, dit-il, qui est le changement en question, mais le blanchissement. Il spécifie toutefois “peut-être”, car il n’a pas encore prouvé qu’aucun changement n’aboutit à un autre.

#645. — Comme les termes du changement se distinguent de son mobile et de son moteur¹⁰⁰⁴, le Philosophe montre ensuite (224b16) qu’à part les divisions tirées de ces deux derniers, le changement en connaît une troisième, tirée de son terme. Et puisque c’est le terme ‘où’ qui dénomme le changement, plutôt que le terme ‘d’où’¹⁰⁰⁵, il ne tire pas cette nouvelle division du terme ‘d’où’, mais du terme ‘où’.

“Sous leur rapport” aussi, dit-il, à savoir, sous le rapport de ses termes, on peut admettre un changement par accident, un autre par la partie ou par quelque autre aspect et un autre qui le soit en premier et non par autre chose.

Par accident : le mobile qui blanchit se fait éventuellement concevoir ou connaître de quelqu’un; il change alors par accident, car c’est par accident que la couleur blanche se fait concevoir.

Ensuite, devenant blanc, il change de couleur; c’est changer par la partie, car cela le concerne du fait de devenir blanc, une partie de la couleur. C’est pareil si, allant à Athènes, ce mobile va en Europe; car Athènes fait partie de l’Europe.

Par contre, ce mobile qui blanchit devient blanc, et cela est changer en premier et par soi.

Le Philosophe ne divise néanmoins pas le changement sous le rapport du temps, ce qui semblait rester à faire; c’est que le temps se rapporte à lui comme une mesure extrinsèque.

#646. — Le Philosophe résume ensuite (224b22) ce qu’il vient de dire. Il est devenu manifeste, dit-il, en quels sens on change par soi, par accident et “par quelque autre aspect”, c’est-à-dire par une

1001 III, leç. 2ss.

1002 *Supra*, #642.

1003 VII, 3.

1004 *Supra*, #642.

1005 *Supra*, #643.

partie. Et aussi en quel sens le changement “en premier et par soi” concerne tant le moteur que le mobile; on a précisé, en effet, quels sont le moteur et le mobile en premier et par soi. On a encore clarifié que le sujet du changement n’est pas l’“espèce”, c’est-à-dire la qualité où il aboutit, mais le mobile, “le mobile en acte”, ce qui revient au même.

#647. — Le Philosophe précise ensuite (224b26) de quel changement on doit traiter.

Il manifeste d’abord son propos, puis (224b30) clarifie une chose qu’il vient de dire.

On doit, dit-il, laisser de côté le changement par accident, qu’on le prenne du côté du moteur, du mobile ou du terme. La raison en est qu’il est indéterminé : il arrive à tout terme, en tout temps et à tout sujet ou moteur, parce qu’à toute chose une infinité de rapports accidentels peuvent échoir. Par contre, le changement qui n’est pas par accident ne se produit pas en toute chose, mais seulement “chez les contraires et les intermédiaires” pour le changement concernant la quantité, la qualité et le lieu, “et dans la contradiction” pour la génération et la corruption, dont les termes sont l’être et le non-être. L’induction rend cela évident. De toute manière, ne tombe sous l’art que ce qui est déterminé; l’infini ne prête pas à un art.

#648. — Il clarifie ensuite (224b30) une remarque qu’il vient de faire¹⁰⁰⁶, que du changement se produit chez les intermédiaires.

On peut changer, dit-il, de leur intermédiaire à chaque extrême et inversement, du fait que chaque extrême peut prendre l’intermédiaire pour son contraire. Du fait de ressembler à chacun des extrêmes, l’intermédiaire est en effet un peu l’un et l’autre. Aussi se prend-il pour l’un face à l’autre, et inversement. Par exemple, la note intermédiaire entre le grave et l’aigu “sonne grave” pour un extrême, l’aigu, et “subtile”, c’est-à-dire aiguë, pour l’autre extrême, c’est-à-dire le grave. De même, le gris¹⁰⁰⁷ est blanc à côté du noir, et noir à côté du blanc.

Chapitre I (224b30-225b9)

Espèces du changement

224b35 477. Tout changement va d’un terme à un autre, comme le mot ‘μεταβολή’ le laisse d’ailleurs entendre : “d’être lancé après autre chose”¹⁰⁰⁸ laisse entendre qu’autre chose est venu avant et qu’on vient après. Par conséquent, ce qui change le fera éventuellement de quatre manières : de sujet à sujet, de sujet à non-sujet, de non-sujet à sujet, ou de non-sujet à non-sujet. ‘Sujet’ s’entend de tout ce qu’on exprime positivement.

225a7 478. Ces considérations obligent trois changements : de sujet à sujet, de sujet à non-sujet et de non-sujet à sujet.

225a10 479. Car aller de non-sujet à non-sujet ne constitue pas un changement, vu l’absence d’opposition : il n’y a là en effet ni contraires ni contradiction.

Génération absolue et relative

225a12 480. Maintenant, le changement de non-sujet à sujet impliquant contradiction est une génération : absolue, si la contradiction l’est; mais relative, si elle concerne un sujet tel. Ainsi, passer du non-blanc au blanc est génération relative d’un sujet tel, tandis que passer de n’être absolument

¹⁰⁰⁶ *Supra*, #647.

¹⁰⁰⁷ *Fuscum*.

¹⁰⁰⁸ Μεταβολή, *changement*, se compose de βολή, *jet*, et de μετά, *après*.

pas à être une substance est génération absolue. On est alors reconnu comme engendré absolument et non engendré tel¹⁰⁰⁹.

Corruption

225a17 481. Le changement qui va d'un sujet à un non-sujet est la corruption : absolue, si elle va de la substance au non-être; relative, si elle va vers la négation opposée, comme dans le cas de la génération.

Génération et mouvement

225a20 482. Le non-être se dit en plusieurs sens. Ne peut se mouvoir ni celui qui suit la composition ou la division, ni celui qui est en puissance, celui qui s'oppose absolument à l'être en acte. Par contre, ce qui n'est pas blanc ou pas bon peut se mouvoir par accident, car ce pourrait bien être un homme. Mais ce qui n'est absolument aucune substance singulière ne le peut pas du tout, car le non-être ne le peut pas. Alors la génération ne peut pas du tout être un mouvement, car c'est le non-être qui se trouve engendré. Même si, à parler strictement, c'est par accident que le non-être se trouve engendré, il reste vrai que de ne pas être s'attribue à ce qui se trouve engendré absolument. Il en va pareillement pour ce qui est de reposer. Voilà ce qui découlerait comme difficultés à faire se mouvoir le non-être.

224a31 483. En outre, si tout ce qui se meut est en un lieu, le non-être, lui, ne l'est pas; autrement, il serait quelque part.

224a32 484. La corruption non plus n'est pas un mouvement, car à un mouvement c'est un mouvement ou un repos qui est contraire; or c'est à la génération que la corruption est contraire.

Espèces du mouvement

224a34 485. Bref tout mouvement est un changement, et on a mentionné trois changements. Or parmi eux, ceux par génération et par destruction, qui regardent une contradiction, ne sont pas des mouvements. Il faut donc que seul le changement de sujet à sujet soit mouvement. Ces sujets toutefois sont ou des contraires ou leurs intermédiaires. Même la privation, ici, doit se prendre comme un contraire et s'exprime par un terme positif. On a ainsi le nu, ainsi que le blanc et le noir.

Leçon 2

#649. — Le Philosophe vient de distinguer le changement par soi de celui par accident; il divise maintenant le changement et le mouvement par soi en leurs espèces.

Il est à noter qu'auparavant, en définissant le changement au troisième livre, Aristote prenait le mot 'mouvement' comme commun à toutes les espèces de changement. Maintenant c'est le mot 'changement' qu'il prend en ce sens, tandis qu'il restreint plus strictement 'mouvement' à une espèce de changement.

Sa considération se divise en deux : il divise d'abord le changement en ses espèces, dont l'une est le mouvement, puis (225b5) il subdivise ce dernier en ses espèces.

Sa première division se divise elle-même en deux : il présente d'abord cette division du changement, puis (224a12) il en manifeste les parties.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe apporte d'abord quelques pré-requis à la division du changement, puis (225a7) conclut sa division en se fondant sur eux; il exclut enfin (225a10) une difficulté.

¹⁰⁰⁹ Ἀπλῶς γίνεσθαι καὶ οὐ τὶ γίνεσθαι λέγομεν, *fieri et non fieri simpliciter aliquid dicimus*. — Le déplacement de 'simpliciter' après le second 'fieri' rend l'opposition plus difficile à saisir; il faudrait plutôt lire : « *simpliciter fieri et non aliquid fieri* ». Dans le commentaire, le déplacement de 'aliquid' avant le premier 'fieri' créera la même difficulté. Voir *infra*, #654.

#650. — Tout changement va d'un terme à un autre, dit-il, comme le manifeste son nom grec, qui dénote que telle chose existe après telle autre, l'une venant avant, l'autre après. Ceci entendu, tout ce qui change doit le faire de l'une de quatre manières. Ou bien les deux termes sont affirmatifs, le changement se faisant alors de sujet à sujet. Ou bien le terme 'd'où' est affirmatif et celui 'où' est négatif; on change alors de sujet à non-sujet. Ou bien inversement le terme 'd'où' est négatif et celui 'où' est affirmatif; on change alors de non-sujet à sujet. Ou bien les deux termes sont négatifs; on change alors de non-sujet à non-sujet. À noter qu'ici 'sujet' ne se prend pas au sens où il supporte la forme; il vise plutôt tout ce qui se signifie affirmativement.

#651. — Sur la base de ces pré-requis, le Philosophe conclut ensuite (225a7) la division du changement. Ces pré-requis en impliquent nécessairement, dit-il, trois espèces : l'une va de sujet à sujet, comme passer de blanc à noir; une autre, de sujet à non-sujet, comme passer d'être à non-être; la troisième, inversement, de non-sujet à sujet, comme passer de non-être à être.

#652. — Il exclut ensuite (225a10) une difficulté. Puisqu'il avait annoncé quatre manières de changer, pourrait-on objecter, il aurait dû conclure aussi quatre espèces de changement, non trois seulement.

Il exclut pareille objection en disant qu'aucune espèce ne peut aller de non-sujet à non-sujet, puisque tout changement a lieu entre opposés. Or deux négations ne sont pas opposées, car on ne peut les donner ni comme contraires ni comme contradictoires. Le signe en est qu'éventuellement les deux négations se vérifient du seul et même sujet : une pierre, par exemple, n'est ni saine ni malade. Aussi, le changement par soi ayant lieu seulement dans les contraires et dans la contradiction¹⁰¹⁰, aucun ne va de négation à négation; on change ainsi seulement par accident : quand on passe de blanc à noir, en effet, on passe aussi par accident de non-noir à non-blanc. C'est ainsi, dit-il, qu'on change de non-sujet à non-sujet. Or ce qui prend place par accident dans un genre ne peut y constituer d'espèce. Aussi, de non-sujet à non-sujet, aucune espèce de changement.

#653. — Le Philosophe manifeste ensuite (224a12) les parties de la division présentée, et ce en trois points.

Il manifeste d'abord deux parties de la division, puis (224a20) montre que ni l'une ni l'autre ne constitue un mouvement; il conclut enfin (224a34) que la partie qui reste de la division en constitue un.

Le premier point se divise en deux : il manifeste d'abord une partie de la division, puis (224a17) l'autre.

#654. — Le changement, dit-il, qui va de non-sujet à sujet compte parmi les opposés par contradiction et s'appelle 'génération'; c'est un changement de non-être à être.

Il y a deux générations : l'une en constitue une absolue, en laquelle on se trouve absolument engendré, tandis que l'autre en constitue une relative, où on se trouve engendré sous quelque rapport. Il exemplifie l'une et l'autre. D'abord la seconde : lorsqu'on change de non blanc à blanc, il y a une génération "d'être tel" et non génération absolue. Puis la première : la génération, dit-il, où partant du non-être absolu on acquiert l'être d'une substance, est une génération absolue, où, dit-on, on commence absolument à être et non seulement à être tel¹⁰¹¹.

¹⁰¹⁰ *Supra*, leç. 1, #647.

¹⁰¹¹ *Secundum quam simpliciter dicimus aliquid fieri et non fieri*. — Le déplacement de 'aliquid' avant le premier 'fieri' rend difficile de bien comprendre l'opposition entre absolu et relatif; il faudrait plutôt lire : « *simpliciter dicimus fieri et non aliquid fieri* ». Voir *supra*, note 1009, sur 480.

Comme la génération constitue un changement de non-être à être, on est engendré, dit-on, en autant qu'on passe de non-être à être. Par contre, quand on passe de non-blanc à blanc, on ne change pas de non-être absolument à être absolument. En effet, ce qui change proprement est un sujet; or le sujet du blanc est un être en acte. Aussi, comme ce sujet demeure durant tout le changement, il se trouvait déjà un être en acte en début de changement, à parler strictement. Il n'était toutefois pas encore *tel* être en acte, à savoir, blanc; aussi ne dit-on pas qu'il commence absolument à être, mais qu'il commence à *être tel*, à savoir, blanc.

Par contre, le sujet de la forme substantielle n'est pas un être en acte, mais seulement en puissance, à savoir, une matière première, sous une privation au début de la génération, sous une forme à la fin. Aussi, dans la génération d'une substance, on commence absolument à être.

Partant de là, on peut tenir qu'il n'y a génération absolument pour aucune forme qui en pré-suppose déjà une autre dans la matière; il y a là seulement génération sous quelque rapport, puisque toute forme fait déjà être en acte.

#655. — Il manifeste ensuite (224a17) l'autre partie de la division.

Le changement, dit-il, qui va de sujet à non-sujet s'appelle une 'corruption'. Là encore, il y a une corruption absolue, qui va d'être substantiel à non-être. Et il y en a une qui va à la négation opposée à une certaine affirmation, comme de blanc à non-blanc; celle-là est corruption d'un sujet tel, comme dans le cas de la génération.

#656. — Le Philosophe montre ensuite (224a20) qu'aucune des parties précédentes n'est un mouvement : d'abord que la génération n'en est pas un, puis (224a32) que la corruption non plus.

Il prouve le premier cas avec deux arguments, dont voici le premier. Ce qui absolument n'est aucun être singulier ne peut se mouvoir, car ce qui n'est pas ne se meut pas. Or justement, ce qui reçoit une génération absolue n'est aucun être singulier, car il n'est absolument pas. Donc, en se trouvant engendré absolument, on ne se meut pas. La génération absolue n'est donc pas un mouvement.

'Ne pas être', dit-il, pour manifester la première proposition, se dit en trois sens; en deux de ces sens, ce qui n'est pas ne se meut pas; au troisième sens, il se meut par accident.

En un sens, être et ne pas être correspondent à la composition et à la division des propositions, du fait que c'est justement en composant et divisant qu'on atteint au vrai et au faux. En ce sens, être et ne pas être se passent seulement dans l'esprit¹⁰¹². Aussi le mouvement ne les concerne-t-il pas.

En un autre sens, on dit que n'est pas ce qui n'est qu'en puissance, en tant qu'opposé à ce qui est absolument en acte; cela non plus ne connaît aucun mouvement.

Au troisième sens, ce qui n'est pas est encore en puissance, mais sans exclure absolument tout acte, excluant seulement le fait d'être en acte tel; en ce sens, c'est ce qui n'est pas blanc, ainsi que ce qui n'est pas bon. Ce qui n'est pas en ce sens peut se mouvoir, mais seulement par accident, pour autant qu'il s'attache comme accident à une chose qui est en acte, à laquelle il appartient de se mouvoir, comme un homme qui n'est pas blanc.

Par contre, ce qui n'est absolument aucun être singulier ne se meut d'aucune façon, ni par soi ni par accident; cela appert de ce qu'il est impossible de se mouvoir sans déjà être. Aussi la génération ne peut-elle pas être un mouvement, car c'est justement ce qui n'est pas qui commence à être, c'est-à-dire, qui se trouve engendré. Même si par accident on part de quelque chose qui n'est pas pour se trouver engendré, en autant tout de même que par soi cela existe en puissance¹⁰¹³, il reste quand même vrai qu'absolument ce qui reçoit une génération absolue n'était pas auparavant. Aussi

¹⁰¹² *In VI Metap.*, leç. 4.

¹⁰¹³ I, leç. 14, #127.

cela ne pouvait-il pas se mouvoir ni, pour la même raison, reposer. La génération n'est donc ni mouvement ni repos.

Voilà donc quelles absurdités découleraient, si on faisait de la génération un mouvement : le non-être se mouvrait et reposerait.

#657. — Voici son second argument (224a31).

Tout ce qui se meut se trouve en un lieu. Or ce qui n'est pas ne se trouve en aucun lieu; autrement on pourrait le dire quelque part. Donc, ce qui n'est pas ne se meut pas, avec les mêmes conséquences qu'auparavant¹⁰¹⁴. Par ailleurs, la vérité de la première proposition apparaît du fait que, le déplacement se trouvant le premier des mouvements, tout ce qui se meut doit changer de lieu, et donc se trouver en un lieu. Retirer l'antécédent forcerait le retrait du conséquent aussi.

#658. — Le Philosophe prouve ensuite (224a32) que la corruption non plus n'est pas un mouvement, puisque rien ne contrarie un mouvement, sinon un autre mouvement ou le repos. Or à la corruption, c'est la génération qui est contraire, qui n'est ni mouvement ni repos¹⁰¹⁵. La corruption n'est donc pas un mouvement.

#659. — Il conclut ensuite (224a34) de ces pré-requis que la partie résiduelle de la division présentée¹⁰¹⁶ constitue du mouvement.

Le mouvement est une espèce de changement, puisqu'on y trouve quelque chose qui vienne après autre chose, fait qui s'inscrit dans la notion de changement¹⁰¹⁷. Cependant, ni la génération ni la corruption, ces changements par contradiction, ne sont des mouvements. Or le changement ne comporte que trois espèces; le mouvement doit donc être celle où on change de sujet à sujet.

À la condition toutefois de comprendre ces deux sujets, ces deux termes positifs, comme des contraires ou des intermédiaires. Car même la privation, en un sens, est un contraire et se signifie parfois affirmativement. On a ainsi le nu, une privation, et le blanc et le noir, des contraires.

Chapitre 1 (225b5-9)

Espèces de mouvements

225b5 486. Si donc les attributions à un sujet se divisent en sa substance, sa qualité, le fait qu'il soit quelque part et en un temps, à quoi il se rapporte, combien il y en a, ainsi que le fait qu'il agisse ou pâtisse, il faut qu'il y ait trois mouvements : ceux qui concernent comment il est, combien il y en a et quel lieu il occupe.

Chapitre 2 (225b10-226a23)

[Sujets du mouvement]

Pas de mouvement de la substance

225b10 487. La substance ne connaît aucun mouvement, puisque rien ne la contrarie.

Pas de mouvement de la relation

225b11 488. Ni non plus les relatifs, car suite au changement de l'un une nouvelle relation peut s'avérer pour l'autre sans qu'il ait changé; par conséquent, leur mouvement en est un par accident.

¹⁰¹⁴ *Supra*, #656.

¹⁰¹⁵ *Supra*, #656.

¹⁰¹⁶ *Supra*, #651.

¹⁰¹⁷ *Supra*, #650.

Pas de mouvement de l'agent et du patient

225b13 489. L'agent et le patient n'en connaissent pas non plus, ni aucun mobile ou moteur, parce qu'il n'y a ni mouvement de mouvement, ni génération de génération, ni en général changement de changement.

Pas de mouvement de mouvement — 1^{er} argument

225b16 490. D'abord, on peut entendre mouvement de mouvement en deux sens. On peut d'abord prendre le mouvement comme sujet, à la manière dont l'homme change, lui, quand il passe du blanc au noir. Voudra-t-on donc que de même le mouvement s'échauffe, se refroidisse, se déplace, croisse ou décroisse? Voilà qui est impossible, car le changement ne se qualifie pas comme sujet. Ou on peut entendre qu'un autre sujet changerait d'une espèce de changement à une autre, de la manière dont un homme passe de maladie à santé. Mais cela non plus n'est pas possible, sauf par accident; car le mouvement même constitue un changement d'une espèce à une autre. C'est pareil pour la génération et la corruption, sinon qu'elles concernent des opposés d'une sorte, tandis que le mouvement en concerne qui ne s'opposent pas pareillement¹⁰¹⁸. Simultanément donc, un sujet changerait de santé à maladie et de ce changement à un autre. Manifestement alors, en tombant malade, on aboutira à n'importe quoi, possiblement même à reposer. Pire : pas toujours à n'importe quoi, mais celui-là de tel terme à tel autre, de sorte que même à son opposé, la guérison. Bien que ce puisse arriver par accident, qu'on passe par exemple de se remémorer à oublier, parce que celui à qui cela convient, change, lui, tantôt vers la science, tantôt vers la santé.

2^e argument

225b33 491. En outre, on ira à l'infini, s'il y a changement de changement et génération de génération. Il fallait certes la première¹⁰¹⁹ génération, si la dernière¹⁰²⁰ devait se faire. Si à un certain moment la génération à proprement parler¹⁰²¹ était en œuvre, son produit se trouvait alors à s'engendrer : il n'existait pas encore absolument, mais n'est devenu une réalité qu'une fois finalement produit. À rebours, sa génération même en était à s'engendrer auparavant et n'existait pas encore alors comme déjà en œuvre. Mais à reculer infiniment, on ne trouve pas de premier; il n'y aura donc pas de premier à être engendré, ni par conséquent de prochain. Rien ne pourra donc s'engendrer, ni se mouvoir, ni non plus changer.

3^e argument

226a6 492. En outre, c'est le même sujet qui subit le mouvement contraire, ainsi que le repos, et la génération et la corruption. Par suite, ce qui s'engendre, c'est alors même qu'il s'engendre, qu'il se corrompt. Car ce ne peut être dès qu'il est engendré, ni plus tard, puisqu'il faut exister pour se corrompre.

4^e argument

226a10 493. En outre, ce qui s'engendre et change suppose une matière. Quelle sera-t-elle donc? Ce qui s'altère est un corps ou une âme; de même il faut quelque chose qui devienne mouvement ou génération. En outre, il leur faut un terme à devenir : une réalité du mouvement de tel mobile de tel terme à tel terme qui ne soit ni mouvement ni génération.

¹⁰¹⁸ On se rappelle que génération et corruption vont d'un contradictoire à l'autre, tandis que le mouvement va de contraire à contraire.

¹⁰¹⁹ Τὴν πρωτέραν, *primam*.

¹⁰²⁰ Ἡ ὑστέρα, *ultima*. — Le grec exige plus généralement la précédente pour la suivante, tandis que le latin exige précisément la première pour la dernière.

¹⁰²¹ Ἀπλῆ, *simpliciter*.

5^e argument

226a14 494. Car¹⁰²² comment pourrait-il l'être? La génération de l'enseignement n'est tout de même pas enseignement¹⁰²³. Par suite, celle de la génération n'est pas non plus une génération, ni celle de quoi que ce soit n'est son propre terme.

6^e argument

226a16 495. En outre, des trois espèces de mouvement, l'une devra constituer la nature qui sert de sujet et celle qui sert de terme final : le déplacement, par exemple, s'altérera ou se déplacera.

Changement de changement

226a18 496. En somme, le mobile se meut en tout en l'un de trois sens : par accident, par une partie ou par soi. C'est seulement par accident que le changement pourrait changer : en guérissant, par exemple, on pourrait courir ou apprendre. Mais le changement par accident, on l'a déjà laissé de côté.

Leçon 3

#660. — Le Philosophe vient de diviser le changement en génération, corruption et mouvement; il subdivise ici le mouvement en ses parties.

Comme la même science porte sur les opposés, il donne d'abord les espèces du mouvement, puis (226b10) il montre en combien de sens on se qualifie d'immobile.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe présente d'abord une proposition conditionnelle sur la base de laquelle recevoir la division du mouvement en ses parties, puis (225b10) il manifeste cette proposition conditionnelle.

#661. — Puisque le mouvement va de sujet à sujet et que chaque sujet se range sous l'un des genres d'attributions¹⁰²⁴, les espèces du mouvement, conclut-il de ce qu'il a dit auparavant¹⁰²⁵, doivent se distinguer d'après ces genres. C'est que le mouvement tire sa dénomination et son espèce de son terme¹⁰²⁶. Or les attributions se divisent en dix genres de choses : la substance, la qualité et ainsi de suite¹⁰²⁷. Mais seulement trois prêtent à mouvement. Celui-ci doit donc compter trois espèces : les mouvements qui s'observent dans les genres de la quantité, de la qualité et du "quelque part", attribué en rapport au lieu.

Maintenant, comment se présente le mouvement dans ces genres, et comment il concerne les attributions de l'action et de la passion, on l'a déjà dit¹⁰²⁸.

Aussi, qu'il suffise maintenant de rappeler brièvement que tout mouvement se range dans le même genre que son terme. Certes, cela ne revient pas à dire que le mouvement qui aboutit à une qualité soit une espèce de qualité, mais qu'on l'y range par réduction. Tout comme la puissance se réduit au genre de l'acte, du fait que tout genre se divise en puissance et acte, de même aussi le mouvement, acte imparfait, doit se réduire au genre de l'acte parfait. Par ailleurs, du fait qu'il

1022 ἄμα, *similiter*.

1023 Μάθησις, *doctrina*. — Le grec parle d'apprentissage, le latin d'enseignement, mais l'un ou l'autre illustre aussi bien le point : la génération ne peut jamais être le terme qui s'y engendre : la génération d'un enfant n'est pas un enfant; celle d'une génération ne peut pas davantage être une génération.

1024 *In aliquo genere praedicamentorum*.

1025 Leç. 2, #659.

1026 V, 1, #643.

1027 *Attributions*, 4; *Mét.*, V, 7.

1028 III, leç. 5, #324.

s'effectue en telle chose *sous l'action de telle autre*, ou sous l'action d'une telle *en telle autre*, chaque mouvement concerne aussi les attributions d'action et de passion.

#662. — Le Philosophe manifeste ensuite (225b10) sa proposition conditionnelle.

Il montre d'abord qu'il ne peut y avoir mouvement dans les autres genres, puis (226a23) comment il y en a dans ces trois-là.

Le Philosophe montre qu'il n'y a de mouvement ni d'abord dans le genre de la substance, ni ensuite (225b11) dans celui "à quoi" le sujet se rapporte, ni enfin (225b13) dans ceux de l'action et de la passion.

Il omet trois attributions, celles qui font savoir *quand*, quelle *position* et que le sujet *possède*. *Quand* signifie le fait que le sujet soit en un temps et ce dernier est la mesure du mouvement; aussi, pour la même raison pour laquelle il n'y a pas de mouvement dans l'action ni la passion, qui concernent le mouvement, il n'y en a pas non plus concernant "quand". La position, elle, manifeste un ordre entre des parties et l'ordre est une relation. Pareillement, "qu'il possède" concerne une relation du corps à ce qui le complète. Aucun mouvement ne peut donc avoir lieu en eux, comme la relation ne prête à aucun.

Qu'il n'y ait aucun mouvement dans le genre de la substance, voici comme il le prouve : tout mouvement s'effectue entre des contraires¹⁰²⁹, alors que rien ne contrarie la substance; aucun mouvement donc ne la concerne.

#663. — Cette preuve fait tout de même difficulté, puisque le Philosophe donne lui-même le feu comme contraire à l'eau¹⁰³⁰. En outre, il dit que le ciel, parce que privé de contraire¹⁰³¹, ne peut ni s'engendrer ni se corrompre; il en résulte, semble-t-il, que pour se corrompre on doit être un contraire ou se composer de contraires.

D'aucuns répondent qu'une substance peut en contrarier une autre, comme le feu l'eau, quant à sa forme, mais non quant à son sujet. Alors cependant la preuve d'Aristote ne vaudrait pas, car il suffirait, pour trouver du mouvement dans la substance, que les formes substantielles soient contraires. Un mouvement peut en effet s'effectuer de forme à forme, comme dans l'altération, où justement ce n'est pas le sujet qui est contraire au sujet, mais la forme à la forme.

On doit donc répondre autrement : le feu contrarie l'eau dans leurs qualités actives et passives : le chaud et le froid, l'humide et le sec, mais non dans leurs formes substantielles. La chaleur, en effet, ne peut représenter la forme substantielle du feu, puisqu'elle constitue un accident du genre de la qualité dans les autres corps. Or ce qui relève du genre de la substance ne peut faire un accident pour quoi que ce soit.

Toutefois, cette réponse aussi souffre difficulté. Manifestement, en effet, les propriétés découlent des principes du sujet : sa matière et sa forme. Si donc les propriétés du feu et de l'eau sont contraires, des effets contraires exigeant des causes contraires, les formes substantielles devront être contraires, à ce qu'il semble. En outre, tout genre se divise par des différences contraires¹⁰³². Or les différences se tirent des formes¹⁰³³. De la contrariété semble donc bien intervenir dans les formes substantielles.

#664. — La contrariété des différences présente en tous les genres est issue, faut-il dire, de la racine commune de la contrariété : l'excès et le défaut. Tous les contraires se réduisent à cette

¹⁰²⁹ *Supra*, leç. 2, #652.

¹⁰³⁰ *In II de Gen.*, leç. 3.

¹⁰³¹ *In I de Caelo*, leç. 4.

¹⁰³² *Mét.*, X, 8; *In X Met.*, leç. 10.

¹⁰³³ *Mét.*, VII, 2; *In VII Met.*, leç. 2.

opposition¹⁰³⁴. En effet, toutes les différences qui divisent un genre entretiennent cette relation que l'une abonde au regard de l'autre qui, elle, fait défaut à la première. À cause de cela, les définitions des choses ressemblent aux nombres¹⁰³⁵, dont les espèces varient par addition et soustraction de l'unité. Cependant, cela n'exige pas qu'il y ait en tout genre de la contrariété suivant la notion propre à telle ou telle espèce, mais seulement d'après cette racine commune de l'excès et du défaut. Mais les contraires impliquent de présenter le plus de distance entre eux; tout genre ouvert à la contrariété doit donc comporter deux termes qui soient les plus distants et entre lesquels tombe tout ce qui lui appartient.

En outre, assez de contrariété en un genre pour y trouver du mouvement exige qu'on puisse aller de manière continue d'un extrême à l'autre. Dans certains genres, les deux conditions manquent, comme il appert dans les nombres. Bien qu'en effet toute espèce de nombre se distingue par excès ou par défaut, on ne trouve toutefois pas dans ce genre deux extrêmes qui soient les plus distants; on peut bien point le nombre le plus petit, la dualité, mais aucun n'est le plus grand. De plus, il n'y a aucune continuité entre les espèces des nombres : toutes se complètent formellement par une unité qui, puisque indivisible, ne présente de continuité avec aucune autre.

Il en va pareillement aussi dans le genre de la substance. En effet, les formes des diverses espèces diffèrent par excès et par défaut, puisqu'on a toujours une forme plus noble que l'autre. Cela peut faire que des formes différentes entraînent des propriétés différentes, comme le relève l'objection. Cependant, aucune forme spécifique, en sa propre notion, n'en contrarie une autre.

D'abord parce que les formes substantielles ne comportent pas deux formes qui soient les plus éloignées, de sorte qu'on ne procéderait de l'une à l'autre qu'en respectant l'ordre de leurs intermédiaires. Plutôt, la matière, dépouillée d'une forme, en reçoit indifféremment d'autres sans ordre. Ainsi le feu se produit-il à partir de la terre sans passer par des éléments intermédiaires¹⁰³⁶.

En second, l'être substantiel de toute chose tient à une forme indivisible; on ne peut donc s'attendre entre les formes substantielles à une continuité qui verrait un mouvement continu aller de l'une à l'autre par diminution de l'une et augmentation de l'autre.

Ainsi, la preuve d'Aristote, avec laquelle il prouve qu'il n'y a pas de mouvement dans la substance parce qu'il ne s'y trouve pas de contrariété, est démonstrative, et non pas seulement probable, comme le Commentateur l'insinue. Toutefois, on pourrait encore le prouver avec un autre argument, du fait que le sujet de la forme substantielle est un être en puissance seulement¹⁰³⁷.

#665. — Dans les qualités de troisième espèce, de la contrariété apparaît manifestement pour les deux raisons : ces qualités peuvent augmenter et diminuer, ce qui permet un mouvement continu de l'une à l'autre; et tel ou tel genre y comporte deux extrêmes déterminés éloignés par la distance la plus grande : dans les couleurs, par exemple, entre le blanc et le noir; dans les saveurs, entre le doux et l'amer.

La quantité, ensuite, et le lieu présentent manifestement l'un des deux aspects : la continuité. Mais non l'autre, néanmoins, cette plus grande distance entre des extrêmes déterminés, du moins à les prendre suivant la notion commune de quantité et de lieu. On l'y trouve seulement à les prendre en une chose déterminée : dans une espèce d'animal ou de plante, il y a une quantité la plus petite, où commence le mouvement de croissance, et une quantité la plus grande, où il se

1034 I, leç. 8, #54.

1035 *Mét.*, VIII, 3; *In VIII Met.*, leç. 3.

1036 *De la Gén.*, II, 4; *In II de Gen.*, leç. 4.

1037 *Supra*, II, #656. — Le mouvement, à la différence de la génération et de la corruption, exige de son début à sa fin un sujet constant existant déjà en acte.

termine. Pareillement aussi, dans le lieu, on trouve deux termes les plus distants par comparaison à un mouvement, qui commence à l'un et se termine à l'autre, qu'il s'agisse de mouvement naturel ou violent.

#666. — Le Philosophe montre ensuite (225b11) qu'il n'y a pas de mouvement dans le genre "à quoi" le sujet se rapporte.

En effet, en tout genre qui connaît un mouvement par soi, rien de neuf n'apparaît en aucun sujet sans qu'il change. Par exemple, une nouvelle couleur ne peut colorer un sujet sans l'altérer. Or quand un relatif change, une nouvelle relation peut s'attribuer avec vérité à son corrélatif, sans qu'il ait changé. Le relatif ne connaît donc pas de mouvement par soi, mais seulement un mouvement par accident, dans la mesure où une nouvelle relation s'ensuit d'un changement. Par exemple, un changement de quantité crée une égalité ou une inégalité et un changement de qualité produit une ressemblance ou une dissemblance.

#667. — Cette explication paraît ne pas comporter de difficulté en certains cas, mais en comporter en d'autres. Voici comment.

Certaines relations n'impliquent aucune entité réelle en les corrélatifs auxquels on les attribue.

Ce peut être le cas des deux termes, comme quand on est dit la même chose que soi-même. En effet, cette relation d'identité se multiplierait à l'infini, si on était la même que soi-même en raison d'une relation ajoutée, car manifestement tout est même que soi-même. Cette relation est donc de raison seulement : c'est la raison qui prend la seule et même chose pour les deux termes d'une relation. Il en va pareillement en beaucoup d'autres cas.

D'autres relations se réalisent pour l'un des termes, mais demeurent de raison seulement pour l'autre : celle, par exemple, entre la science et son objet. L'objet se dit en relation avec la science non pas du fait qu'il s'y rapporte par une relation existant de fait en lui-même, mais seulement du fait que la science se rapporte à lui¹⁰³⁸. Il en va pareillement quand on situe une colonne à droite d'un animal : à droite, en effet, et à gauche sont des relations réelles dans l'animal, où on trouve des vertus déterminées en lesquelles pareilles relations se fondent; elles ne se trouvent pas réellement dans la colonne, toutefois, mais seulement de raison, parce qu'on n'y trouve pas ces vertus qui les fondent.

D'autres relatifs présentent de part et d'autre une relation qui existe réellement, d'égalité et de similitude, par exemple. Les deux, en effet, demandent qu'une quantité ou une qualité offre racine à la relation. Pareille situation se présente pour beaucoup d'autres relations.

Les relations avec réalité en l'un des extrêmes seulement ne causent aucune surprise si, advenant un changement pour le terme où existe réellement la relation, une nouvelle relation s'attribue aussi à l'autre sans changement de sa part, puisque rien de réel ne se passe en lui. Mais où les deux corrélatifs comportent réellement la relation, il paraît difficile que quelque nouvelle relation s'attribue à l'un sans changement chez lui, simplement par changement chez l'autre; là, rien de neuf n'advient à quoi que ce soit sans qu'il change lui-même.

Répliquons que, si quelqu'un, par son changement, me devient égal sans que je change, cette égalité se trouvait déjà en moi en un sens, comme en la racine qui lui confère son être réel. En effet, du fait d'avoir telle quantité, je tiens d'être égal à tous ceux qui ont la même. Quand donc quelqu'un reçoit à neuf cette quantité, cette racine commune d'égalité se détermine pour lui. C'est pourquoi rien ne m'advient de neuf du fait que je commence à être égal à l'autre suite à son changement.

#668. — Le Philosophe prouve ensuite (225b13) que les genres de l'action et de la passion ne connaissent non plus aucun mouvement.

¹⁰³⁸ *Mét.*, V, 15; *In V Met.*, leç. 17.

L'action et la passion ne constituent pas une autre entité que le mouvement, mais appellent une notion distincte¹⁰³⁹. Aussi serait-ce pareil dire qu'il y a du mouvement dans l'agir et le pâtir, et dire qu'il en y a dans le mouvement.

Cette considération se divise en trois : le Philosophe présente d'abord son intention, puis (225b16) prouve son propos et enfin (226a18) présente une distinction en vue de sa manifestation.

Tout comme, dit-il, il n'y a pas de mouvement pour le relatif, il n'y en a pas non plus pour l'agent et le patient; même qu'à parler absolument, il n'y en a pas non plus pour le moteur ou le mobile. Il ne peut y avoir aucun mouvement de mouvement, ni génération de génération, car ce sont des espèces de changement; il n'y a non plus aucun changement de changement, car c'est leur genre ainsi que celui de la corruption.

#669. — Il prouve ensuite (225b16) qu'il ne pourrait y avoir changement de changement, et cela avec six arguments.

Voici le premier. S'il y avait changement de changement, cela pourrait intervenir en deux sens. En l'un, ce changement en serait un d'un changement comme du sujet qui change; par exemple, tel changement affecte l'homme parce que c'est lui qui passe, disons, de la blancheur à la noirceur. Pareillement, on peut comprendre qu'il y ait mouvement ou changement de mouvement ou de changement comme de son sujet, au sens où ce mouvement ou ce changement changerait : il se réchaufferait, se refroidirait, se déplacerait, croîtrait ou décroîtrait. Mais cela reste impossible, car le changement ne se qualifie pas comme sujet, n'étant pas une substance qui subsiste par elle-même. Il ne peut donc y avoir aucun changement de changement comme de son sujet.

#670. — En l'autre sens, on peut comprendre qu'il y aurait changement de changement comme de son terme. Un sujet passerait alors d'une espèce de changement à une autre, par exemple, du réchauffement au refroidissement ou à la guérison, de sorte que deux changements s'entendraient comme les deux termes d'un changement unique, à la manière dont la maladie et la santé s'entendent comme les deux termes d'un changement, quand on passe de la santé à la maladie. De fait, cependant, un sujet ne peut passer par soi de changement à changement; il le peut seulement par accident.

Qu'il ne le puisse par soi, il le prouve avec deux arguments.

Voici le premier. Tout mouvement fait passer d'une espèce donnée à une autre. Pareillement, la génération et la corruption, aussi distinctes soient-elles du mouvement, concernent des termes déterminés. Sauf cette différence, que la génération et la corruption visent un terme opposé "d'une sorte", c'est-à-dire, contradictoire, tandis que le mouvement vise un terme qui ne s'oppose "pas pareillement", mais par contrariété.

Supposons qu'un sujet changerait de changement à changement, disons d'infection¹⁰⁴⁰ à blanchissement; pendant qu'il changerait de santé à maladie, il passerait aussi en même temps de ce changement à un autre. En effet, c'est quand un sujet est encore en partie dans le terme 'd'où' il part, qu'il passe au terme 'où' il va; par exemple, on a encore quelque chose de la santé, quand on passe à la maladie.

Si donc le mouvement de la santé à la maladie est pour un mouvement le terme 'd'où' il part, c'est pendant que dure encore ce changement par lequel un sujet passe de santé à maladie, qu'il passera en même temps de ce changement à un autre, qui ait lieu dans le sujet de cet autre. Manifestement, pourtant, c'est une fois le premier changement terminé, celui qui faisait passer de

¹⁰³⁹ « Actio enim et passio non differunt subjecto a motu, sed addunt aliquam rationem. » — Voir III, leç. 5, #317-318.

¹⁰⁴⁰ *Aegrotatio*.

santé à maladie, qu'un autre changement pourrait arriver à son sujet. Rien de surprenant là, car une fois terminé son premier changement, le sujet entre en repos et ne change d'aucun changement; pour la même raison il peut se mettre à changer selon quelque autre changement.

Si donc il y a mouvement du premier changement au second, et que cela se passe dans le sujet, il s'ensuit qu'il y ait mouvement du premier changement à n'importe quel autre de manière indéterminée. Et cela va contre la notion de mouvement par soi, car tout mouvement va d'un terme déterminé à un autre déterminé aussi. En effet, un corps ne passe pas par soi de blanc à n'importe quoi, mais à noir ou à un intermédiaire.

Il appert donc que deux changements ne sont par soi les termes d'aucun changement.

#671. — Puis il prouve la même chose avec un autre argument.

Si un changement par soi passe d'un changement précédent à un subséquent, il ne doit pas toujours y avoir changement à n'importe quel changement, c'est-à-dire qui s'adonne simultanément avec le précédent. Par exemple, le blanchissement peut aller avec l'infection, mais la guérison ne le peut pas, parce que ce sont des changements contraires. Il se peut, toutefois, que succède à l'infection dans le même sujet le blanchissement comme la guérison. C'est le sens de ce qu'il dit, que le changement supposé d'un changement à un autre n'ira pas toujours à n'importe quel changement, puisque parfois en succédera un qui ne soit pas n'importe lequel. Or ce changement qui ne soit pas n'importe lequel ira "d'un terme à un autre", c'est-à-dire, se produira entre deux termes distincts. De la sorte, ce changement non n'importe lequel auquel on passera à partir de l'infection sera la guérison, opposée à l'infection.

Que ce soit absurde appert du fait que c'est pendant qu'il s'effectue que le premier changement passera au second¹⁰⁴¹. En même temps donc qu'on passera à l'infection on passera aussi à la guérison. Or la guérison a pour terme la santé; elle va en effet d'un terme à un autre. Par conséquent, en même temps qu'on passe à la maladie on passe aussi à la santé, ce qui revient à tendre et à aller vers deux contraires en même temps, chose impossible. Manifestement donc aucun changement ne va par soi d'un changement à un autre.

Mais que cela se produise éventuellement par accident, tel qu'annoncé, il le manifeste, ajoutant que cela se peut par accident, quand par exemple un sujet subit un changement à un moment et ensuite un autre. Par exemple, si on passe par accident de se remémorer à oublier, ou à n'importe quel autre changement. C'est que le sujet d'un changement passe tantôt à la science, tantôt à autre chose, comme à la santé.

#672. — Il présente ensuite son second argument (225b33), en le faisant précéder de deux propositions conditionnelles.

La première : s'il y a changement de changement ou génération de génération, il faut de toute façon procéder à l'infini. Pour la même raison, en effet, la génération antérieure¹⁰⁴² exigera une autre génération, et ainsi à l'infini.

La seconde conditionnelle, une fois admis que générations et changements s'ordonnent de manière qu'il y ait changement de changement et génération de génération, tient que si on aboutit à un changement ou à une génération ultime, il devra y en avoir eu un premier ou une première. Cette seconde conditionnelle, il la prouve comme suit. Supposons une réalité engendrée absolument, comme le feu. S'il y a génération de génération, cette génération absolue a dû être engendrée à un certain moment, cette production a dû être produite. Par ailleurs, quand la génération absolue s'effectuait, ce qu'elle engendrait, le feu, n'existait pas encore absolument, car rien n'existe pendant qu'on l'engendre; il n'existe en premier qu'une fois déjà engendré. Tout le

¹⁰⁴¹ *Supra*, #670.

¹⁰⁴² *Secunda*. — ARISTOTE numérote suivant le temps, mais s. THOMAS compte à rebours.

temps donc que la génération du feu s'effectuait, le feu ne se trouvait pas encore produit et n'existait donc pas encore. À son tour, la génération de sa génération, pour la même raison, s'effectuait à un certain moment; et tout comme, pendant que s'effectuait la génération du feu, le feu n'existait pas encore, de même tout le temps que s'effectuait la génération de la génération du feu, cette génération du feu n'existait pas encore.

Il en devient manifeste que la génération du feu ne peut pas s'effectuer sans que sa propre génération n'ait été complétée. Pour la même raison, celle-là non plus, sans que déjà la sienne n'ait déjà été complétée. Et ainsi de suite jusqu'à une génération initiale. Si donc la première génération n'a pas eu lieu, la dernière, celle du feu, n'aura pas lieu non plus. Or si les générations s'effectuent à l'infini, il ne peut se trouver de premier changement ou de première génération, parce que dans l'infini il n'y a pas de premier. Il s'ensuit que la prochaine n'ait pas lieu non plus, c'est-à-dire que rien ne suivra dans les générations et les changements. Or s'il n'y a ni génération ni changement, rien ne s'engendre ni ne se meut. Si donc il y a génération de génération, et changement de changement, rien ne s'engendre ni ne se meut.

Cet argument toutefois, soyons-en conscients, n'exclut pas que par accident un changement puisse à l'infini en suivre un autre. On doit le concéder, d'après Aristote, qui considère le mouvement comme éternel. Mais ce qu'il entend montrer ici, tel qu'annoncé¹⁰⁴³, c'est qu'il n'existe pas à l'infini de changement de changement par soi. De la sorte, en effet, le postérieur dépendrait d'une infinité de précédents, et n'aboutirait jamais.

#673. — Voici son troisième argument (226a6).

Le même mouvement a pour contraire à la fois un mouvement et un repos. Ainsi l'ascension a pour contraire la descente et un repos plus bas. Pareillement, la génération et la corruption se contrarient. Or les contraires concernent par nature le même sujet. Tout ce qui s'engendre peut donc se corrompre. Par ailleurs, s'il y a génération de génération, la génération doit s'engendrer et donc éventuellement se corrompre. Or ce qui se corrompt doit être; de même en effet que c'est ce qui n'est pas qui s'engendre, c'est ce qui est qui se corrompt. "Alors même qu'il s'engendre", c'est-à-dire, quand une chose s'engendre, c'est pendant que sa génération a lieu, que cette génération se corrompt; non pas dès qu'elle cesse, ni même par après, mais au moment même. Voilà qui est manifestement absurde.

La génération, il faut en tenir compte, intervient là à titre de terme engendré, comme la substance, puisque la génération est la transformation qui aboutit à la substance. Tandis que le sujet de la génération, ce n'est donc pas ce qui s'y engendre, mais sa matière. Ainsi Aristote ne renonce-t-il pas à son propos, où il entendait montrer qu'il n'y a pas changement de changement, au sens où le changement en représenterait le terme.

#674. — Voici son quatrième argument (226a10).

En toute génération, il doit y avoir une matière dont se tire ce qui s'engendre, à la manière dont tout changement doit comporter une matière ou un sujet. Ainsi dans l'altération le sujet est le corps quant aux altérations corporelles, et l'âme quant aux altérations vitales¹⁰⁴⁴. Si donc une génération s'engendre, elle requiert elle-même une matière qui reçoive la nature spécifique de cette génération, comme la matière du feu à engendrer reçoit la nature spécifique du feu. Or il n'y a pas moyen d'assigner pareille matière.

Il présente un autre moyen terme pour le même argument. C'est que toute génération ou changement doit comporter un terme où aboutir. Ce doit être tel être déterminé qui se puisse

¹⁰⁴³ *Supra*, #671.

¹⁰⁴⁴ *Animales*.

signaler. Ce terme ne peut être ni mouvement ni génération. Aucune génération n'est donc possible pour une génération ou un mouvement.

#675. — Voici son cinquième argument (226a14).

L'espèce entretient avec l'espèce la même relation que le genre avec le genre. Si donc la génération d'une génération est une génération, il faudra que la génération de l'enseignement soit un enseignement. Mais cela est manifestement faux : c'est en effet la génération de science qui est enseignement, et non la génération d'enseignement. La génération de génération ne peut donc pas non plus être une génération.

#676. — Voici son sixième argument (226a16).

S'il y a changement de changement, à le prendre comme sujet ou comme terme, comme il y a trois espèces de mouvement¹⁰⁴⁵ : ceux de lieu, de quantité et de qualité, l'une pourrait servir de sujet ou de terme à l'autre, et aussi à elle-même. Le déplacement s'altérerait, donc, ou même se déplacerait. Les absurdités résultantes apparaissent avec plus d'évidence en particulier qu'en général. On ne doit donc pas admettre de changement de changement ou de génération de génération.

#677. — Le Philosophe montre ensuite (226a18) en quel sens il pourrait quand même y avoir changement de changement.

On change, dit-il, en trois sens¹⁰⁴⁶ : par accident, par une partie ou par soi. C'est seulement par accident qu'un changement peut changer, c'est-à-dire en tant que son sujet change : tout en guérissant, par exemple, on peut courir ou apprendre. Alors, en effet, la guérison court ou apprend par accident, comme le musicien construit. Mais on n'entend pas ici traiter du mobile par accident; on l'a déjà laissé de côté¹⁰⁴⁷.

Chapitre 2 (226a23-b17)

De quoi il y a mouvement

226a23 497. Ni la substance, ni sa relation, ni son action ou sa passion n'en subissent; il n'existe donc de mouvement qu'en rapport à la qualité, la quantité et le lieu, car chacun d'eux présente de la contrariété.

226a26 498. Appelons donc 'altération' le changement de qualité, car voilà le nom qu'on lui attache communément. Il ne s'agit toutefois pas ici de la qualité qu'on trouve dans la substance — car la différence aussi on l'appelle 'qualité' —, mais de la qualité affective¹⁰⁴⁸, qui fait attribuer de pâtir ou rester impassible.

226a29 499. Le changement de quantité reste sans nom, pris communément; mais, le prenant espèce par espèce, on le nomme 'croissance et décroissance' : croissance, s'il va vers la grandeur parfaite; décroissance, s'il en décline.

226a32 500. Le changement de lieu est resté sans nom, tant pris proprement que communément. Communément, appelons-le 'déplacement'¹⁰⁴⁹, bien qu'on n'attribue proprement de se déplacer

1045 *Supra*, #661.

1046 *Supra*, leç. 1, #639.

1047 *Supra*, leç. 1, #647.

1048 Τὸ παθητικόν, *quod passivum*.

1049 Φορὰ, *latio*.

sans inclination interne qu'à ce qui change de lieu sans avoir d'inclination interne à s'arrêter et à ce qui ne change pas par soi de lieu¹⁰⁵⁰.

226b1 501. C'est par ailleurs une altération, le changement en plus ou en moins dans la même espèce. Il va en effet de contraire à contraire, absolument ou relativement. En allant vers le moins, on admettra qu'on va vers son contraire; en allant vers le plus, qu'on va de son contraire vers soi. Cela ne fait rien, qu'on change relativement plutôt qu'absolument, sinon que les contraires ne devront l'être que relativement; car le plus ou le moins tiennent à ce que le sujet comporte ou non davantage ou moins du contraire.

226b8 502. Que voilà les trois seuls mouvements, ces considérations le rendent manifeste.

L'immobile

226b10 503. Est immobile ce qui ne peut absolument pas se mouvoir, de la manière dont le son est invisible. L'est aussi ce qui se meut à peine en beaucoup de temps ou ce qui part lentement, qu'on qualifie de difficile à mouvoir. L'est enfin ce qui, apte de nature et capable se mouvoir, ne le fait pourtant pas quand, où et comme il y est apte. Voilà le seul immobile qui mérite à mon avis d'être considéré en repos; en effet, le repos contrarie le mouvement, au sens où il en prive qui en serait susceptible.

226b16 504. Ce que sont le mouvement et le repos, combien il y a de changements et lesquels sont des mouvements, c'est devenu manifeste avec ces considérations.

Leçon 4

#678. — Le Philosophe vient de montrer qu'il n'y a mouvement ni dans la substance, ni dans le relatif, ni dans l'action et la passion; il conclut maintenant en quels genres il y en a, et cela en trois points.

Il induit d'abord la conclusion visée, puis (226a26) montre de quelle manière il y a mouvement en chacun des trois genres et enfin (226b1) écarte une difficulté.

Il n'y a mouvement, rappelle-t-il, ni dans la substance, ni dans le relatif, ni dans le faire et le pâtir. Il en reste, conclut-il, en trois genres : la quantité, la qualité et le lieu. C'est que chacun présente la contrariété requise.

Pourquoi il omet trois genres : le temps, la position et la possession, et comment il y a contrariété dans les trois genres où on trouve mouvement, il l'a déjà montré¹⁰⁵¹.

#679. — Le Philosophe montre ensuite (226a26) comment du mouvement intervient dans les genres signalés : d'abord dans la qualité, puis (226a29) dans la quantité et enfin (226a32) dans le lieu.

Le changement de qualité, dit-il, s'appelle une altération.

C'est à ce genre que renvoie communément le nom 'altération', du fait qu'on ait coutume de déclarer 'autre'¹⁰⁵² ce qui diffère de qualité. Toutefois, la qualité s'entend ici non au sens où on se trouve 'tel' dans le genre substance, où la différence substantielle s'attribue 'pour dire quel on

¹⁰⁵⁰ Le mot 'déplacement', comme 'φορά', résiste à nommer communément le changement naturel de lieu. Il s'agit de nommer un changement motivé par le fait que le bien de la chose naturelle se trouve ailleurs qu'où elle se trouve; cette motivation la porte à se rendre à cet ailleurs, mais aussi à y demeurer, une fois rendue. Mais 'φορά' et 'déplacement', dans leur usage habituel, visent plutôt le changement par accident qui, indifférent au bien du mobile, ne s'arrête pas naturellement. En faisant ce choix de nom pour le changement naturel de lieu, on en fait un homonyme de ce qu'on nomme plus habituellement tel.

¹⁰⁵¹ *Supra*, leç. 3, #662 et #665.

¹⁰⁵² 'Alter' signifie autre; c'est pourquoi devenir autre s'appelle 's'altérer'.

est¹⁰⁵³. Il s'agit plutôt de la qualité 'affective' rangée dans la troisième espèce de la qualité, en raison de laquelle on attribue à un sujet de pâtir ou non quelque affection : le chaud et le froid, par exemple, le blanc et le noir, et ainsi de suite. C'est là que de l'altération est possible, comme on le prouvera¹⁰⁵⁴.

#680. — Le Philosophe montre ensuite (226a29) comment il y a mouvement dans la quantité.

Le changement de quantité, dit-il, reste sans nom quant à son genre, contrairement à l'altération. On le nomme par ses espèces : la croissance et la décroissance. On appelle croissance le mouvement qui va de la grandeur imparfaite à la parfaite, et décroissance celui qui va de la grandeur parfaite à l'imparfaite.

#681. — Il montre ensuite (226a32) comment il y a mouvement dans le lieu.

Le changement de lieu, dit-il, ne possède ni un nom commun pour son genre ni des noms propres pour ses espèces. Lui-même lui impose toutefois comme nom commun 'déplacement', mais en reconnaissant que ce nom ne convient pas tout à fait. À proprement parler, en effet, on attribue de se déplacer seulement à ce qui change de lieu sans avoir en son pouvoir d'y rester, à savoir, ce qui n'en change pas par soi, mais par autre chose.

On a pu donner un nom commun au changement de qualité parce que les qualités se contrarient selon la notion propre des espèces qui les font ranger sous le genre qualité.¹⁰⁵⁵ Dans la quantité, la contrariété ne répond pas à la notion des espèces, mais plutôt à leur perfection ou à leur déficience¹⁰⁵⁶; c'est sous ce rapport que ses espèces se nomment. Le lieu, lui, ne comporte contrariété qu'en rapport au mouvement, qui oppose deux termes par leur plus grande distance l'un de l'autre. Cette contrariété dépendant d'un critère tout à fait extrinsèque au genre du lieu, le changement qui le concerne n'a pu recevoir de nom ni général ni par parties.

#682. — Le Philosophe manifeste ensuite (226b1) un aspect qui aurait pu faire difficulté : à quelle espèce de mouvement réduire le changement qui se fait vers le plus et le moins; par exemple, du plus au moins blanc, et inversement. Cela donne en effet l'apparence d'une croissance ou d'une décroissance. Aristote montre qu'il s'agit plutôt d'altération : c'est une altération, dit-il, le changement produit dans la même espèce de qualité, par exemple, dans la blancheur, que ce soit en plus ou en moins.

Il prouve cela du fait que ce soit une altération, le changement de contraire à contraire selon la qualité, lequel comporte deux sens : un sens absolu, de blanc à noir, et inversement; un sens relatif, de plus à moins blanc, et inversement.

Que changer ainsi le soit de contraire à contraire, il le prouve ensuite du fait qu'en allant de plus à moins blanc, on doit admettre qu'on change de contraire à contraire, puisqu'on s'approche du contraire : le noir. En allant inversement de moins à plus blanc, cela revient encore à changer du contraire au contraire : du noir au blanc comme tel; car on devient d'autant plus blanc qu'on s'éloigne plus du noir, et participe plus parfaitement de la blancheur.

1053 *In eo quod quale.*

1054 VII, leç. 4 et 5.

1055 Comme tout changement, celui de qualité est le plus naturel quand il perfectionne la substance; partant, lui aussi peut se nommer par ses espèces, comme le changement de quantité, en regard de sa contribution ou de son entrave au bien de la substance : on oppose ainsi l'amélioration (βελτίωσις) et la détérioration (ελάττωσις). ARISTOTE trouve d'usage plus commun d'attribuer ce changement d'une manière plus 'neutre', sans cette référence au bien : la qualité affective, en ce qu'elle ouvre à pâtir ou non et ainsi à devenir 'autre' n'implique aucune indication d'un mieux ou d'un pire. Bien qu'on puisse remarquer que, sans doute en raison de la propension statistiquement beaucoup plus grande de l'altération à détériorer, le mot 'altération' revête facilement une connotation péjorative.

1056 *Supra*, leç. 3, #665.

Rien ne diffère, quant à ce qui concerne l'altération, qu'on change du contraire au contraire absolument ou relativement, c'est-à-dire en plus ou en moins. Sauf qu'un changement absolu du contraire au contraire requiert les deux contraires en acte comme termes de l'altération : le blanc et le noir, par exemple; tandis qu'au changement en plus ou en moins il suffit comme termes qu'il y ait ou non plus ou moins de l'un des contraires.

Le Philosophe conclut ensuite (226b8) comme chose devenue manifeste, qu'il existe seulement trois espèces de mouvement.

#683. — Il montre ensuite (226b10) en combien de sens on est dit 'immobile' : il en présente trois.

On dit d'abord immobile ce qui n'est en aucun sens apte de nature à se mouvoir, comme Dieu; comme on dit invisible ce qui n'est pas de nature à être vu, comme le son.

On dit ensuite immobile ce qui a de la difficulté à se mouvoir, et cela en deux sens : soit qu'après avoir commencé à se mouvoir, on le fasse lentement et avec grande difficulté, comme on traite d'immobile un boiteux; soit qu'on éprouve de la difficulté à commencer à se mouvoir et qu'on doive y mettre beaucoup d'effort et de temps, comme on dit immobile une montagne ou un gros rocher.

Au troisième sens, on est dit immobile, si on est de nature à se mouvoir et qu'on le puisse facilement, mais que toutefois on ne le fasse pas quand, où et de la manière dont on y est apte de nature. C'est en ce cas seulement qu'on est dit proprement 'reposer', parce que le repos est le contraire du mouvement. Il prend ici la contrariété au sens large, du fait d'y inclure même la privation. Le repos, conclut-il, doit être une privation pour un mobile susceptible de mouvement, car le contraire et la privation ne se trouve qu'en un sujet susceptible de son opposé.

Épilogueant, il déclare finalement (226b10) que ces considérations ont rendu manifeste ce que sont le mouvement et le repos, combien il y a de changements, et lesquels méritent le nom de 'mouvement'.

Chapitre 3 (226b18-227b2)

[Définitions pré-requises]

226b18 505. Maintenant, définissons 'ensemble'¹⁰⁵⁷, 'à part'¹⁰⁵⁸, 'contigu'¹⁰⁵⁹, 'moyen'¹⁰⁶⁰, 'suivre'¹⁰⁶¹, 'voisin'¹⁰⁶², 'continu'¹⁰⁶³, et à quels sujets chacun est de nature à s'attribuer.

Ensemble, à part, contigu

226b21 506. On dit 'ensemble', quant au lieu, tout ce qui partage un seul et même lieu premier; 'à part', tout ce qui en occupe un distinct; 'contigu', ce dont les extrémités sont ensemble.

Intermédiaire

226b23 507. On dit 'moyen' ce qui est de nature à être atteint par le mobile avant le terme ultime où son changement naturel le conduit d'une façon continue. Voilà qui implique au moins trois termes,

1057 Ἄμα, *simul*.

1058 Χωρίς, *separatim*.

1059 Ἄπτεσθαι, *tangere*. — Le contigu, c'est ce qui voisine au point de toucher.

1060 Μεταξύ, *medium*. — Le latin use d'un nom ou d'un adjectif là où ARISTOTE usait d'un adverbe comme pour les deux premiers items.

1061 Ἐφεξῆς, *consequenter*.

1062 Ἐχόμενον, *habitum*. — Le voisin sera défini comme une espèce forte du suivant; on suit déjà, si on est séparé par quelque chose d'un autre genre; mais on n'est voisin que si on suit de si près que les extrémités se touchent. Le voisin est en somme un synonyme du contigu. Les ἐχόμενα sont normalement assez proches pour 'tenir ensemble'; le συνεχόμενον, de même famille lexicale, poussera la proximité au point de rattacher les voisins, en en fusionnant les extrémités.

1063 Συνεχές, *continuum*.

car c'est le contraire qui constitue le terme ultime du changement. Par ailleurs, il y a mouvement continu à la condition que l'objet¹⁰⁶⁴ ne présente pas d'intervalle¹⁰⁶⁵, ou très peu, et que le temps n'en comporte aucun. Rien n'empêche qu'il s'en trouve un¹⁰⁶⁶ : par exemple, aussitôt après la note la plus haute, on produit la dernière; mais cet intervalle ne doit concerner que l'objet parcouru, pas le temps¹⁰⁶⁷. C'est manifestement le cas dans le changement de lieu, mais ce l'est aussi dans les autres mouvements. Par ailleurs, le contraire selon le lieu est ce qu'il y a de plus distant en ligne droite, car la plus petite ligne est limitée et pour servir de mesure, il faut l'être.

Suivre, voisin

226b34 508. On dit 'suivre' ce qui, en position, espèce ou quelque autre aspect, vient simplement¹⁰⁶⁸ après le précédent¹⁰⁶⁹, sans rien du même genre entre lui et ce qu'il suit; sans, par exemple, une ligne entre une ligne et sa suivante, s'il s'agit de¹⁰⁷⁰ lignes, une unité entre une unité et sa suivante, s'il s'agit d'unités, une maison entre une maison et sa suivante¹⁰⁷¹. Mais rien n'empêche qu'il se trouve entre eux quelque chose d'autre espèce. En outre¹⁰⁷², on suit ce à quoi on est postérieur : un ne suit pas deux et la nouvelle lune ne suit pas la seconde; ce sont plutôt ces derniers qui suivent ceux-là. Par contre, on appelle 'voisin' le suivant contigu.

227a7 509. Maintenant, tout changement s'effectue entre les opposés, lesquels s'opposent contraires ou en contradiction; enfin, la contradiction n'admet aucun intermédiaire. Manifestement donc, c'est entre les contraires que le moyen interviendra.

Continu

227a10 510. Le 'continu' est ce qu'il y a de plus voisin¹⁰⁷³. C'est-à-dire : on est continu quand on est contigu au point que le terme de chacun devienne un même et unique¹⁰⁷⁴, et, comme le nom le signifie, les 'tienne ensemble'¹⁰⁷⁵. Or cela ne se peut pas avec deux extrémités distinctes. Ainsi défini, le continu concerne manifestement des réalités capables d'assez de contiguïté pour n'en former qu'une. L'unité du tout sera d'ailleurs fonction de celle que le facteur de continuité sera en mesure de produire, selon qu'il s'agira de clouage, de collage, d'articulation ou de greffe.

227a17 511. Manifestement, 'suivre' est le premier de ces caractères, car le contigu doit suivre, mais tout ce qui suit n'est pas contigu. C'est pourquoi, dans des entités rationnellement antérieures, comme les nombres, on trouve de la suite, mais pas de contact.

Ordre entre suivre, contigu et continu

227a21 512. De même, pour être continu, on doit être contigu, mais en étant contigu, on n'a pas à être continu : les extrémités n'en font pas forcément qu'une, si elles se trouvent ensemble, mais si

1064 Τοῦ πράγματος, *rei*. — Il s'agit de ce sur quoi porte le changement : lieu, qualité, quantité, substance.

1065 Τὸ μῆθεν ἢ τὸ ὀλίγιστον διαλείπον τοῦ πράγματος, *quod nihil aut paucissimum deficit rei*.

1066 Οὐδὲν γὰρ κωλύει διαλείποντα, *nihil enim prohibet deficientiam rei non temporis*. — Ce 'rei non temporis' qu'ajoute le latin, sans faire contresens, semble recopié par erreur de la ligne précédente. J'en reporte la traduction à la fin de la remarque.

1067 Ἀλλὰ τοῦ πράγματος ἐν ᾧ κινεῖται, *sed rei in qua movetur*. — Voir note précédente.

1068 Μόνον, *solum*. — Par opposition au contigu et au continu, qui ajouteront des exigences à cette proximité simple.

1069 Μετὰ τὴν ἀρχὴν, *post principium*.

1070 Ἦ, *secundum quod sunt*.

1071 Λέγω δ' οἷον γραμμὴ γραμμῆς ἢ γραμμαί, ἢ μονάδος μονὰς ἢ μονάδες, ἢ οἰκίας οἰκία, *dico autem ut linea lineae secundum quod sunt lineae, aut unitati unitas secundum quod sunt unitates, aut domui domus*. — Devant γραμμαί et μονάδες, je lis ἢ plutôt que ἢ, car il s'agit d'exemplifier un postérieur de même espèce, bien plutôt que de signaler l'éventualité de plusieurs postérieurs.

1072 Γάρ, *enim*. — ARISTOTE passe ici à une autre considération, et non à justifier la précédente, comme cette conjonction en donnerait l'impression. Ce qu'il s'agit de justifier ici, c'est plutôt la toute première remarque, où un précédent (μετὰ τὴν ἀρχὴν, *post principium*) intervenait dans la définition du suivant.

1073 Ὅπερ ἐχόμενόν τι, *quod habitum aliquid est*.

1074 Ὅταν ταῦτο γένηται καὶ ἐν τὸ ἐκατέρου πέρασ οἷς ἄπτονται, *cum idem fiat et unus utriusque terminus eorum quae tanguntur*.

1075 Συνεχῆς se forme de σύν, *avec, ensemble*, et de ἔχω, *avoir, tenir*. *Contineo*, en latin, donne un calque assez exact.

elles n'en font qu'une, elles se trouvent forcément ensemble. Par conséquent, la fusion¹⁰⁷⁶ se produit en dernier, car les extrémités ont besoin de contiguïté pour fusionner. Bref, tout contigu ne fusionne pas, mais sans contiguïté, on ne fusionne manifestement pas.

227a27 513. Par suite, même, comme d'aucuns, en attribuant au point et à l'unité une existence séparée, on ne peut leur faire partager la même nature. Les points sont contigus, mais les unités se suivent seulement. En outre, les points admettent un moyen : toute ligne s'insère entre des points; mais les unités n'en admettent pas forcément, car il n'y en a aucun entre deux et un.

227a32 514. Ce que signifient donc 'ensemble', 'à part', 'contigu', 'moyen', 'suivre', 'voisin' et 'continu', ainsi qu'à quels sujets chacun s'attribue, le voilà défini.

Leçon 5

#684. — Le Philosophe vient de diviser le changement et le mouvement en leurs espèces; il va maintenant traiter de l'unité et de la contrariété du mouvement en ses espèces, et ce en deux points.

Il présente d'abord quelques pré-requis indispensables, puis (227b3) aborde son propos principal.

Le premier point se divise en trois : préciser d'abord l'objet de son intention, puis (226b21) en exécuter le propos et enfin (227a32) récapituler.

Maintenant, dit-il, on doit définir 'ensemble', 'extérieur', c'est-à-dire 'à part'¹⁰⁷⁷, 'contigu', 'moyen', 'suivre', 'voisin', 'continu', et leurs sujets naturels.

Il précise d'abord ces caractères, parce qu'il usera de leurs définitions dans les démonstrations qui occupent tout le livre. Il fait comme Euclide, qui commence ainsi par les définitions qui lui servent par la suite dans ses démonstrations.

#685. — Le Philosophe exécute ensuite (226b21) son propos, et ce en deux points.

Il définit d'abord les caractères annoncés, puis (227a17) les compare entre eux.

Le premier point se divise en trois : il définit d'abord les caractères liés au 'contigu', puis (226b23) ceux liés à 'suivre' et enfin (227a10) ceux liés au 'continu'.

Puisque la définition du 'contigu' implique 'ensemble', il définit d'abord ce terme. Quant à leur lieu, dit-il, on dit ensemble ce qui occupe un seul et même lieu premier; ce qu'on appelle lieu premier de chaque chose, c'est son lieu propre. En effet, on est dit ensemble du fait de se trouver dans un seul et même lieu propre; il ne suffirait pas de se trouver dans un seul et même lieu commun, car alors tout se dirait ensemble, tout se trouvant contenu sous le ciel.

Il est question ici d'être ensemble quant au lieu, et non quant au temps, ce qui ne concerne pas notre propos actuel.

Par opposition, on dit à part, ou séparé¹⁰⁷⁸, ce qui occupe des lieux distincts.

On dit ensuite voisin ce dont les extrémités sont ensemble : pour les corps, leurs superficies; pour les superficies, leurs lignes; pour les lignes, leurs points. À supposer donc que deux lignes se trouvent en contact en leurs extrémités, leurs deux points extrêmes se trouveront contenus en un unique point du lieu contenant. Le contenu ne s'en trouvera pourtant pas plus grand que son lieu, puisqu'un point ajouté à un point ne produit rien de plus grand. La même raison vaut pour les autres dimensions.

¹⁰⁷⁶ Σύμφυσις, *insertus*.

¹⁰⁷⁷ *Extraneum, separatum*. — Des adjectifs, plutôt que l'adverbe du texte aristotélicien. Peut-être une version latine sur laquelle travaillait s. THOMAS donnait-elle 'extraneum' en traduction de 'χωρίς'.

¹⁰⁷⁸ *Separatim vel seorsum*.

#686. — Le Philosophe définit ensuite (226b23) ce qui concerne le suivant, et ce en trois points : il définit d'abord le 'moyen', qui intervient dans sa définition, puis (226b34) 'suivre' comme tel et enfin (227a7) infère un corollaire.

Est moyen, dit-il, le terme que le mobile qui change naturellement de manière continue doit atteindre avant le terme ultime où son mouvement le conduit : par exemple, si on passe de manière continue de A à C par B, on atteint B avant C.

Le moyen peut impliquer plusieurs termes, puisqu'entre deux extrêmes on peut trouver plusieurs moyens; plusieurs couleurs moyennes s'insèrent par exemple entre le blanc et le noir. Il faut tout de même au moins trois termes : deux extrêmes et un moyen. Ainsi donc, est moyen, dans un changement, ce par quoi on parvient à son terme ultime, lequel est le contraire de son terme initial. Le mouvement, en effet, va de contraire à contraire¹⁰⁷⁹.

#687. — La continuité¹⁰⁸⁰ du mouvement étant intervenue dans la définition du moyen, le Philosophe montre ensuite en quoi consiste 'se mouvoir de manière continue'.

La continuité du mouvement peut tenir à deux de ses aspects : le temps en lequel il s'effectue et l'objet qu'il parcourt, comme la grandeur dans le cas du déplacement.

Pour que le mouvement soit continu, son temps ne doit comporter aucune interpolation¹⁰⁸¹; aussi modique serait-elle, le mouvement ne serait plus continu.

Par contre, quant à la grandeur parcourue, il peut y avoir une interpolation modique sans préjudice de la continuation du mouvement. Par exemple, les routes qu'on parcourt sont couvertes de pierres peu distantes sur lesquelles on passe manifestement d'un mouvement continu d'une partie à l'autre de la route.

C'est le sens de sa précision, qu'on progresse de manière continue "à la condition que l'objet ne présente pas d'intervalle, ou très peu", c'est-à-dire, que l'objet parcouru ne comporte pas d'interpolation, ou en comporte très peu, si c'est le cas. Cependant, le temps ne peut pas même en comporter de minimale, si le mouvement est continu.

Comment l'objet pourrait présenter un intervalle lors d'un mouvement continu, il le manifeste en ajoutant que rien n'empêche de se mouvoir de manière continue avec intervalle du côté de l'objet, mais non du temps. Par exemple, si on joue de la cithare, tout de suite après la 'hypatèn', c'est-à-dire, la première corde grave, on gratte la dernière corde, en omettant les cordes intermédiaires. Cet intervalle concerne toutefois l'objet où se fait le mouvement, pas son temps.

À noter que ces remarques sur la continuité du mouvement s'appliquent à la fois au changement de lieu et aux autres mouvements.

#688. — Néanmoins, dans le changement de lieu, il n'est pas manifeste en quel sens le terme ultime est le contraire, car aucun lieu ne paraît en contrarier un autre. Le Philosophe le manifeste donc.

Le contraire local, dit-il, c'est le lieu le plus distant sur une ligne droite. Cette distance la plus grande doit se prendre en rapport au mouvement, aux mobiles et aux moteurs. Par exemple, les lieux les plus distants entre eux, en rapport au mouvement des corps lourds et des corps légers, sont le centre et l'extrémité du ciel par rapport à nous; mais en rapport à chacun de nos mouvements, la distance la plus grande se trouve entre notre destination et notre point de départ.

Il explique ce qu'il veut dire avec "en ligne droite", en ajoutant : « La plus petite ligne est limitée... » Pour comprendre cela, on doit tenir compte que la plus petite distance entre deux points

¹⁰⁷⁹ *Supra*, leç. 2, #659.

¹⁰⁸⁰ *Continuationem*.

¹⁰⁸¹ C'est-à-dire que, à l'intérieur du temps où un mouvement se déroule, aucun autre temps ne soit intercalé qui ne mesure pas ce mouvement, mais un autre.

donnés est la ligne droite, et qu'il ne peut y en avoir qu'une entre deux points. Au contraire, les lignes courbes peuvent se multiplier à l'infini entre deux points, pour autant qu'on les prenne comme les arcs de cercles plus grands ou plus petits. Or toute mesure doit être limitée; autrement, on ne pourrait préciser exactement¹⁰⁸² sa quantité, ce qui est le propre de la mesure. La distance la plus grande entre deux points ne peut donc pas se mesurer avec une ligne courbe, mais seulement avec la ligne droite, car elle seule est limitée et déterminée.

#689. — Le Philosophe définit ensuite (226b34) le 'suivant' et une sorte d'espèce à lui, le 'voisin'.

Pour dire d'une chose qu'elle en suit une autre, dit-il, deux conditions sont requises.

La première : qu'elle vienne après une précédente selon un ordre : soit en position, comme ce qui s'ordonne en un lieu; soit en espèce, comme la dualité vient après l'unité; soit suivant n'importe quel autre principe d'ordre déterminé entre des choses, comme leur vertu, leur dignité, leur connaissance et ainsi de suite.

L'autre condition : que, entre ce qui suit et ce qu'il suit, n'intervienne aucun moyen issu du même genre. Par exemple, une ligne en suit une autre, s'il ne se trouve aucune ligne entre elles; il en va pareillement de l'unité qui en suit une autre, et de la maison qui en suit une autre. Mais rien n'empêche qu'on suive autre chose, si intervient un moyen d'un autre genre; par exemple, un animal entre deux maisons.

Pourquoi il a précisé ce qui est suivi en disant que le suivant "vient après *le précédent*", il le manifeste en ajoutant que tout ce qu'on dit suivre vient après autre chose sans lui être antérieur, mais postérieur. En effet, *un* ne se dit pas suivre *deux*, et la nouvelle lune ne se dit pas suivre la seconde, mais c'est l'inverse.

Il définit ensuite une espèce du suivant, qu'on appelle voisin. Tout ce qui suit, dit-il, n'est pas voisin, mais seulement le contigu, qui n'admet aucun moyen, ni du même genre, ni d'un autre.

#690. — Le Philosophe tire ensuite (227a7) une conclusion. Le moyen est ce par où on passe au terme ultime; de plus, tout changement s'effectue entre des opposés qui soient contraires ou contradictoires; enfin, les contradictoires n'admettent aucun moyen. Tout moyen doit donc intervenir entre des termes qui en quelque sens soient contraires.

#691. — Le Philosophe manifeste ensuite (227a10) ce qu'est le continu. C'est, dit-il, une façon d'être voisin. Quand deux entités contiguës viennent à comporter un seul et même terme, on les dit continus. C'est justement ce que signifie le mot, car 'continu' vient de 'tenant ensemble' : quand donc une entité unique contient plusieurs parties, qu'elle les tient comme ensemble, on a alors du continu. Cela ne se peut pas avec des extrémités distinctes, mais seulement avec des extrémités qui n'en fassent qu'une seule et même.

La continuité, en conclut-il, ne peut avoir lieu qu'en des réalités de nature à ce que leur contact les réduisent à une seule.

Ce tout comporte le degré d'unité que permet le facteur qui réduit ainsi plusieurs entités à une continue : le clouage, le collage, ou n'importe quel autre qui ramène éventuellement à un seul leurs termes. Il peut encore s'agir de naître naturellement juxtaposé à autre chose, comme le fruit naît sur l'arbre et le continue de quelque façon.

#692. — Il compare ensuite (227a17) entre eux les trois caractères définis auxquels il s'intéresse principalement : suivant, contigu et continu.

¹⁰⁸² *Certificare.*

Il le fait en trois points : il compare d'abord ce qui suit au contigu, puis (227a21) le contigu au continu et tire enfin (227a27) un corollaire.

Manifestement, dit-il, 'suivre' est le premier des trois dans l'ordre naturel, où on dit antérieur ce dont l'attribution ne se convertit pas. Car tout contigu doit suivre; les contigus, en effet, requièrent un ordre, au moins dans leur position. Par contre, tout ce qui suit n'a pas à être contigu; car on peut prêter à ordre sans prêter à contact, comme c'est le cas des substances séparées de la matière. Aussi, on trouve de la suite même en des entités antérieures rationnellement : dans les nombres, par exemple, qui ne se prêtent pas au contact, lequel est réservé aux quantités continues. Rationnellement, les nombres précèdent les quantités continues, étant plus simples et plus abstraits.

#693. — Il compare ensuite (227a21) le contigu au continu.

Pour la même raison, dit-il, le contigu est antérieur au continu; pour être continu, en effet, on doit être contigu; mais même contigu, on n'a pas à être continu.

Il prouve cela par la notion de chacun : les extrémités d'entités n'ont pas à n'en faire qu'une, — ce qui sied à la notion de continu —, pour se trouver ensemble, — ce qui sied à celle de contigu. Inversement par contre, si leurs extrémités n'en font qu'une, elles doivent se trouver ensemble, pour la raison qu'on doit bien admettre qu'on est ensemble avec soi-même.

Par contre, si ce qu'on dit 'ensemble' implique une relation entre des entités distinctes, ces dernières ne peuvent pas en constituer une seule; en ce contexte spécial, des entités continues ne peuvent pas non plus se trouver contiguës. Cela ne vaut qu'à prendre les choses communément. La 'fusion', conclut-il, c'est-à-dire la continuité, qui fait qu'une partie fusionne avec une autre en un terme unique, vient en dernier, pour autant que le spécial est postérieur au commun, comme l'animal vient avant l'homme. Cette fusion vient donc en dernier, dit-il, puisqu'on doit être contigu, si les extrémités *naissent ensemble*¹⁰⁸³, c'est-à-dire, n'en font qu'une par nature¹⁰⁸⁴. Par contre, tout contigu n'a pas à ne faire ainsi qu'un par nature. Manifestement, néanmoins, on ne peut trouver cette fusion¹⁰⁸⁵, cette continuité, dans ce qui n'admet pas contiguïté.

#694. — Il conclut ensuite (227a27) un corollaire : même si l'unité et le point avaient existence séparée, comme d'aucuns l'affirment, en accordant pareille existence aux entités mathématiques, l'unité et le point n'en deviendraient pas identiques pour autant¹⁰⁸⁶.

Deux arguments le rendent manifeste. D'abord il y a points en ce qui admet contiguïté, car c'est en des points que des entités sont contiguës. Par contre, les unités ne sont pas capables de contiguïté, mais seulement de se suivre. En second, deux points admettent un moyen, puisque toute ligne en représente un entre deux points. Par contre, deux unités n'en admettent pas forcément, car entre les deux unités qui constituent la dualité et la première unité, il n'y en a évidemment pas.

Il termine (227a32) avec un épilogue dont la lettre est claire.

1083 *Adnata*, traduction de ἐν συμφύσει.

1084 *Naturaliter unita*.

1085 *Consertus*.

1086 Le corollaire ne s'attache pas à l'existence séparée que point et unité possèdent en commun, mais plutôt aux considérations précédentes, en dépit de cette soi-disant existence séparée.

Chapitre 4 (227b3-228a20) [L'unité du mouvement]

Unité spécifique et générique

227b3 515. Le mouvement se dit un en plusieurs sens, car l'un le fait déjà. Il se trouve un d'abord en genre, suivant les figures de l'attribution¹⁰⁸⁷ : génériquement, chaque déplacement est un avec tout déplacement, mais une altération est autre chose.

227b6 516. Il se trouve un ensuite en espèce quand, déjà un en genre, il se range aussi dans une espèce indivisible. Ainsi la couleur présente des différences, qui rendent autres spécifiquement le noircissement et le blanchissement, mais font de tout blanchissement le même mouvement en espèce que tout blanchissement, et tout noircissement le même mouvement que tout noircissement. La blancheur ne présente aucune différence ultérieure; pour cela, chaque blanchissement est un spécifiquement avec tout blanchissement. À lui supposer des attributs qui en constituent à la fois des genres et des espèces, le mouvement aura manifestement une certaine unité spécifique, mais pas d'unité absolue; c'est le cas de l'enseignement¹⁰⁸⁸, si la science est à la fois espèce pour la connaissance¹⁰⁸⁹ et genre pour les sciences particulières.

227b14 517. On éprouvera tout de même quelque difficulté à juger si un mouvement présente une unité spécifique, quand le même mobile passe du même terme au même terme, comme dans le cas d'un point unique qui irait de tel lieu à tel lieu à répétition. Si on le concède, le déplacement sera de même espèce sur une courbe que sur une droite, et le roulement que la marche. Mais n'a-t-on pas défini qu'une différence spécifique de trajet entraîne une aussi de déplacement? Le trajet circulaire, justement, diffère spécifiquement du rectiligne. Voilà donc comment le mouvement présente unité de genre ou d'espèce.

Unité absolue

227b21 518. Est néanmoins un absolument le mouvement qui l'est à la fois en son essence et son nombre. Lequel est tel, l'analyse le manifeste. Il y a trois aspects constitutifs du mouvement pour lesquels on lui attribue l'unité¹⁰⁹⁰ : son mobile, son objet et son temps¹⁰⁹¹. 'Son mobile', bien sûr, puisqu'il lui faut un sujet, homme ou or. 'Son objet', par exemple un lieu ou une affection. Et 'son temps', car tout se meut en un temps. L'unité de l'objet où s'effectuent des mouvements leur assure une unité générique et spécifique; celle de leur temps les fait se voisiner; mais il faut leur unité à tous les trois pour garantir au mouvement une unité absolue. L'objet doit être un et indivisible, à la manière de l'espèce; son temps doit en être un unique, sans intervalle¹⁰⁹²; le mobile même doit présenter une unité qui ne soit pas seulement par accident : que ce soit par exemple le blanc qui noircisse, ou Coriscos qui marche. Mais Coriscos et blanc, bien que constituant une seule entité, le font par accident. Enfin, la généralité ne suffit pas : deux hommes pourraient guérir en même temps de la même maladie, d'une ophtalmie par exemple, mais pareille guérison ne présenterait d'unité que spécifique.

Objections

228a3 519. Supposons maintenant que Socrate subisse, en des temps distincts, la même altération spécifiquement. Si la même entité, une numériquement, peut une fois corrompue s'engendrer de

1087 Τὰ σχήματα τῆς κατηγορίας, *figuras praedicamenti*.

1088 Μάθησις, *doctrinatio*. — Le grec nomme l'enseignement reçu plutôt que donné, qui appellerait plus précisément 'disciplina' que 'doctrina'. Mais le contexte large ici d'un mouvement vers la science s'illustre aussi bien avec l'un qu'avec l'autre.

1089 Ὑπολήψεως, *existimationis*.

1090 Περὶ ἃ λέγομεν τὴν κίνησιν [μίαν], *circa quae dicimus motum unum*. — Peu de manuscrits tiennent 'μίαν' (Ross cite Vat. 1027), mais le contexte réfère certainement à l'unité du mouvement.

1091 Ὅ και ἐν ᾧ και ὅτε, *quod et in quo et quando*.

1092 Μὴ διαλείπειν, *non deficiens*. — Voir *supra* 507. et #687.

nouveau, son altération pourra présenter la même unité; sinon, elle sera la même, mais sans être unique.

228a6 520. Voici une difficulté comparable : la santé possède-t-elle une unité essentielle dans les corps? Qu'en est-il en général des habitus et des affections? Car, à ce qu'il semble, leurs sujets changent et passent. De fait, si on a maintenant la même et unique santé qu'on avait ce matin, pourquoi, quand on la recouvre après qu'elle ait fait défaut, les deux n'en feraient-elles pas qu'une numériquement?

228a12 521. Il s'agit du même raisonnement, sauf pour les différences que voici. D'abord, que deux mouvements reviennent à un seul ou qu'un seul numériquement le demeure¹⁰⁹³, les habitus doivent faire pareil; car une seule activité¹⁰⁹⁴ numériquement est le fait d'un mobile numériquement un. Inversement, toutefois, si c'est l'habitus qui n'en fait qu'un, sans doute cela ne paraîtra-t-il pas garantir une activité unique. Quand un marcheur s'arrête, en effet, sa marche n'existe plus, mais elle existera de nouveau quand il se remettra à marcher. Cependant, s'il s'agissait du même et unique attribut¹⁰⁹⁵, le même et unique être pourrait se corrompre et venir à l'être à répétition. Mais ces difficultés sont étrangères à l'examen actuel.

Leçon 6

#695. — Une fois établies ces définitions nécessaires pour la suite, le Philosophe se met à traiter de l'unité et de la diversité du mouvement.

Il traite d'abord de l'unité et de la diversité du mouvement, puis (229a7) de sa contrariété, qui constitue une sorte d'espèce de sa diversité.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe distingue d'abord trois modalités communes de l'unité du mouvement, puis (228a20) subdivise l'une d'entre elles.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe montre en quel sens on considère que le mouvement ne fait qu'un d'abord génériquement, puis (227b6) spécifiquement et enfin (227b31) numériquement.

#696. — Le mouvement se dit un en plusieurs sens, dit-il, du fait que l'un lui-même, pris communément, le fait déjà : génériquement, spécifiquement et numériquement.

Le mouvement se dit un génériquement suivant les figures de l'attribution : tout mouvement subordonné à un chef d'attribution peut se considérer comme un seul mouvement génériquement. Ainsi tout changement de lieu n'en fait qu'un génériquement, parce qu'il se range sous un seul chef d'attribution, le lieu; mais il diffère en genre de l'altération, qui appartient à un autre chef d'attribution, la qualité¹⁰⁹⁶.

#697. — Le Philosophe montre ensuite (227b6) comment le mouvement est un spécifiquement.

Il manifeste d'abord son propos, puis (227b14) soulève une difficulté.

Le mouvement, dit-il, se dit un en espèce, quand en plus de l'être en genre, il l'est aussi en regard d'une espèce indivisible, c'est-à-dire, spécialissime, qui ne se divise pas en d'autres. Car certaines espèces se divisent en d'autres; ainsi la couleur, une espèce de qualité, comporte des différences

¹⁰⁹³ Εἰ μὲν δύο δι' αὐτὸ τοῦτο ὡς τῷ ἀριθμῷ μία, *si duo idem hoc sunt sicut numero motus unus*. — La concision frise l'inintelligibilité, spécialement en grec, où la référence au mouvement est absente.

¹⁰⁹⁴ Ἐνέργεια, *actus*. — Le mot revêt ici son sens le plus concret d'activité, de mouvement, plutôt que la fréquente homonymie qui en use pour opposer la perfection à la puissance.

¹⁰⁹⁵ Εἰ δ' οὖν μία καὶ ἡ αὐτή, *si igitur unus et idem est*. — En passant du féminin au masculin, le latin élargit la portée de la conclusion.

¹⁰⁹⁶ *Supra*, leç. 4, #679.

qui constituent plusieurs espèces. Aussi les changements de couleurs peuvent différer spécifiquement, comme le blanchissement et le noircissement; mais tout blanchissement est la même chose spécifiquement, et pareillement tout noircissement; parce que la blancheur ne comporte pas d'espèces ultérieures en lesquelles se diviser.

Cependant, à leur supposer des attributs à la fois genres et espèces, manifestement les mouvements convenant à une espèce subalterne ont une sorte d'unité spécifique, ils sont uns sous un certain rapport, mais sans détenir d'unité spécifique absolue. Ainsi la science est une espèce de connaissance, mais aussi le genre des différentes sciences; tout enseignement donc, comme mouvement vers la science, détient une sorte d'unité spécifique, mais pas une unité absolue : absolument, en effet, l'enseignement de la grammaire diffère spécifiquement de celui de la géométrie.

Rappelons-le : le Philosophe a déjà rattaché l'unité et la diversité du mouvement aux genres et espèces susceptibles de mouvement, puisque celui-ci se réduit en quelque sorte au genre des choses où il s'effectue.

#698. — Le Philosophe soulève ensuite (227b14) soulève une difficulté sur ce qui précède : le mouvement présente-t-il nécessairement une unité spécifique, quand le même mobile passe plusieurs fois du même terme au même terme? Par exemple, d'après les géomètres qui font se déplacer les points, si un point passe plusieurs fois de tel lieu à tel lieu?

Il le semble bien, avec ce qui précède : si des mouvements produits dans la même espèce, dans la blancheur, par exemple, sont de même espèce, deux déplacements parcourant le même lieu numériquement le seront encore plus. Cependant, à le concéder, une absurdité s'ensuit : le mouvement rectiligne partage une même espèce avec le mouvement circulaire. On peut en effet se rendre de tel lieu à tel lieu en se déplaçant d'abord sur une courbe, sur un trajet en forme d'arc, puis en se déplaçant sur une droite, sur un trajet rectiligne. Pareillement, dans les déplacements des animaux, la marche, qui suit une droite, partagera une même espèce avec le roulement, qui fait parcourir une courbe à l'animal.

Le Philosophe résout cette difficulté d'après ce qui précède. On a déterminé déjà, en effet, qu'avec un trajet d'espèce autre confère une autre espèce au déplacement. Par conséquent, l'unité spécifique du déplacement exige non seulement l'identité spécifique de son terme, mais aussi celle de son trajet. Or manifestement les lignes droite et courbe font des trajets d'autres espèces. Par conséquent, les déplacements circulaire et rectiligne, de même que le roulement et la marche, même quand ils s'effectuent entre les mêmes termes, ne détiennent pas d'identité spécifique, parce que leur trajet n'en a pas.

Par contre, avec les mêmes termes et le même trajet spécifiquement, on a le même mouvement spécifiquement. Avec, maintenant, mêmes termes et même trajet numériquement, des mouvements répétés resteront encore plus les mêmes spécifiquement.

#699. — Le Philosophe présente ensuite (227b31) un troisième sens : celui où le mouvement se dit un numériquement. Il le fait en deux points.

Il manifeste d'abord quel mouvement est un en nombre, puis (228a3) soulève des difficultés à son sujet.

Dans les sens précédents, dit-il, le mouvement ne se disait pas un absolument, mais sous quelque rapport : celui de son genre ou de son espèce. Au troisième sens, on le dit un absolument, du fait qu'il représente en cette essence un seul individu¹⁰⁹⁷.

¹⁰⁹⁷ Non seulement il est de même genre ou espèce, mais il ne constitue qu'un seul individu de cette essence.

Quel est maintenant le mouvement un en ce sens, cela deviendra manifeste en distinguant les éléments requis au mouvement. Il y en a trois qui contribuent à son unité : son sujet, le mobile; son objet, le genre ou l'espèce; son temps. Le Philosophe les manifeste un à un. Son mobile : tout mouvement doit impliquer un mobile : un homme, de l'or, un corps quelconque. Son objet : tout mobile doit se mouvoir quant à quelque genre ou espèce, un lieu ou une affection, c'est-à-dire une qualité affective¹⁰⁹⁸. Son temps : il faut en tenir compte, car tout mobile se meut en un temps. À considérer ces trois éléments, on trouvera que l'objet concerné offre une possibilité d'unité générique ou spécifique : celle d'un changement de lieu ou de qualité. Son temps, par contre, ne concourt pas à cela, puisqu'il ne présente qu'une seule espèce; il ne contribue à l'unité du mouvement qu'en permettant à ses parties de se 'voisiner', c'est-à-dire de se suivre de manière continue, sans interpolation.

L'unité qui fait dire un mouvement un absolument requiert identité sous tous ces rapports : son objet doit être un au sens où l'espèce spécialissime se dit indivisible; son temps doit présenter une continuité indéfaillible, sans interpolation; son mobile doit être unique.

Le Philosophe exclut toutefois deux modalités d'unité du sujet insuffisantes à rendre le mouvement un absolument.

La première est l'unité par accident. Coriscos et le blanc, par exemple, font un par accident, de sorte que leur mouvement propre n'est pas le même. Celui du blanc, c'est de devenir noir, et celui de Coriscos, c'est de marcher. Voilà certes des mouvements distincts.

La seconde est celle de genre ou d'espèce. À l'unité numérique d'un mouvement, une unité commune du sujet¹⁰⁹⁹ ne suffit pas, celle par exemple de son genre ou de son espèce. Deux hommes peuvent guérir dans le même temps et vivre la même espèce de guérison, celle d'une ophtalmie, d'une maladie des yeux; on combine alors l'unité du temps et de l'aspect avec une unité d'espèce du sujet. Pourtant, ces deux guérisons ne garantissent pas au mouvement une unité numérique, mais seulement spécifique.

#700. — Le Philosophe introduit ensuite (228a3) une difficulté, et ce en trois points.

Il présente d'abord une impression que donne l'unité numérique du mouvement, puis (228a6) soulève une difficulté pertinente et enfin (228a12) définit la vérité concernée.

Un mobile comme Socrate peut, dit-il, en des temps distincts, subir la même altération spécifiquement : guérir deux fois d'une ophtalmie, par exemple. À première vue, cette altération répétée ne fera qu'un mouvement numériquement, si la santé restaurée est aussi la même. Il en irait de la sorte, si le même sujet, numériquement, pouvait, une fois corrompu, se reproduire. Mais c'est chose manifestement impossible : la santé acquise lors de la première altération s'est trouvée ensuite corrompue; la même numériquement ne peut donc pas se recouvrer.

Mais elle le pouvait, la nouvelle altération, apparemment, constituerait avec la première le même mouvement numériquement; autrement, il s'agira du même mouvement spécifiquement, mais pas numériquement.

#701. — Il soulève ensuite (228a6) une autre difficulté à ce sujet.

La voici : qui reste en santé ou conserve quelque accident garde-t-il en son corps la même et unique santé, le même et unique autre accident? Non, à ce qu'il semble. De l'avis de certains philosophes, tout sujet doté de qualités ou d'habitus subit un mouvement et un flux continu.

¹⁰⁹⁸ « *Aut in passione, idest in passibili qualitate.* »

¹⁰⁹⁹ Ou de l'objet. Qu'il s'agisse d'hommes, mais pas du même individu, ou de guérison d'ophtalmie, mais pas de la même ophtalmie individuellement.

D'ailleurs, si restant en santé on gardait la même et unique matin, midi et soir, on ne voit pas comment on expliquerait que la santé perdue puis recouvrée ne serait pas la même et une numériquement.

Cette difficulté, Aristote ne la résout pas, car elle ne concerne pas son propos; elle touche plutôt la considération du métaphysicien, à qui revient de considérer communément l'un et le multiple, le même et l'autre. C'est aussi parce que cette difficulté se fonde sur l'opinion fautive d'Héraclite, réfutée ailleurs par Aristote¹¹⁰⁰, comme quoi tout subirait mouvement et flux continuels. Le cas n'est d'ailleurs pas pareil : tant qu'on demeure en santé, même avec des variations en plus et en moins, l'existence de la santé ne cesse pas, comme c'est le cas quand elle se corrompt totalement.

#702. — Le Philosophe définit ensuite (228a12) la vérité sur le sujet. Si, disait-il, c'est la même qualité qu'on recouvre, la seconde altération constituera le même mouvement numériquement que la première; tandis que si ce n'est pas la même qualité numériquement qui revient, on n'aura pas non plus affaire à un seul acte numériquement. Comme il a interposé une autre difficulté, un peu comme pour assigner la raison de ce qui précède, il précise qu'il en a parlé parce qu'à première vue le même raisonnement paraît valoir pour l'unité de qualité et de mouvement.

Mais il y a différence. Cette conséquence vaut : si les deux mouvements sont la même chose, au sens où un mouvement se dit un numériquement, l'habitus, c'est-à-dire la qualité acquise par le mouvement, doit alors n'en faire qu'un. C'est qu'il n'y a qu'un seul acte numériquement pour une qualité numériquement une en nombre acquise par cet acte.

Cependant, si la qualité qui revient reste une et la même, on peut penser que cela ne garantit pas un acte unique : un terme un numériquement ne garantit pas que le mouvement qui y conduit le soit aussi. Le mouvement local le montre bien : quand un marcheur s'arrête, sa marche cesse; quand il se remet à marcher, sa marche reprend. Dire qu'il s'agit de la même et unique marche implique que le même et unique être puisse venir à l'être et se corrompre plusieurs fois, ce qui est impossible. Ainsi donc, s'il se pouvait que la même santé numériquement soit recouvrée, il ne s'ensuivrait pas que la seconde guérison soit la même numériquement que la première, comme la seconde marche ne s'identifie pas non plus avec la première, même si les deux visent le même lieu numériquement.

Ces difficultés, conclut-il ensuite, sont étrangères à son intention principale; aussi faut-il les laisser de côté.

Chapitre 4 (228a20-229a6)

Continuité du mouvement un

228a20 522. Tout mouvement est continu, puisque divisible. C'est donc forcément en tant que continu que le mouvement un absolument est tel¹¹⁰¹. Par ailleurs, tout mouvement ne peut se faire continu à n'importe quel autre, comme n'importe quoi d'autre ne peut continuer n'importe quoi d'autre, mais seulement ceux dont l'extrémité est commune. Or certaines entités n'ont pas d'extrémités et d'autres en ont de spécifiquement différentes, même quand elles sont homonymes. Comment par exemple les extrémités d'une ligne et d'une marche pourraient-elles présenter assez de contiguïté pour n'en faire qu'une? Certes, des mouvements sans identité spécifique ou

¹¹⁰⁰ *Mét.*, IV, c. 5.

¹¹⁰¹ Ἐπει δὲ συνεχῆς πᾶσα κίνησις, τὴν τε ἀπλῶς μίαν ἀνάγκη καὶ συνεχῆ εἶναι, εἴτερ πᾶσα διαιρετὴ καὶ εἰ συνεχῆς μία, *quoniam autem continuus est omnis motus, et simpliciter quidem unum necesse est et continuum esse : siquidem omnis divisibilis est; et si continuus, unus.* — L'inférence logique s'appréhende difficilement, sous la juxtaposition grammaticale. Le commentaire y aide grandement.

générique pourraient se trouver voisins : après avoir couru, on peut subir tout de suite un accès de fièvre. De même, la transmission du flambeau implique des déplacements voisins, mais non des déplacements continus; car on l'a établi, on est continu à condition de partager une extrémité commune. Par conséquent, des mouvements sont voisins et se suivent du fait de comporter un temps continu, mais pour être continus des mouvements doivent l'être eux-mêmes, c'est-à-dire partager tous deux une extrémité commune. Le mouvement continu et un absolument doit donc présenter identité d'espèce. Il lui faut aussi unité de sujet et de temps. L'unité du temps requiert qu'il n'en comporte aucune partie sans mouvement, car pareil intervalle impliquerait forcément repos; or le mouvement avec du repos entre ses parties en constitue inévitablement plusieurs et non seulement un. Un mouvement interrompu par un arrêt n'est par conséquent ni un ni continu; or il connaît interruption s'il admet pareil temps en intervalle. Mais il reste qu'un mouvement sans unité spécifique n'est toujours ni un ni continu, même avec un temps sans intervalle, car alors le temps a beau être un, le mouvement inclut une différence d'espèce. Bref pour être un absolument, le mouvement doit l'être spécifiquement, mais cette unité n'entraîne pas à elle seule l'unité absolue. Quel mouvement donc est un absolument, voilà qui est dit.

Son achèvement

228b11 523. On dit encore un le mouvement parfait¹¹⁰², qu'il le soit en genre, en espèce ou en substance : là comme ailleurs, être un implique d'être parfait et entier. On le dit quand même parfois un, même inachevé, si au moins il est continu.

Uniformité

228b15 524. En plus des sens mentionnés, on a encore le sens où on dit un le mouvement régulier¹¹⁰³. Le mouvement irrégulier¹¹⁰⁴, en effet, ne donne pas autant une impression d'unité que le régulier¹¹⁰⁵, comme le mouvement droit; c'est que l'irrégulier est divisible. Leur différence paraît toutefois plutôt tenir du plus ou du moins.

228b19 525. Tout mouvement peut s'effectuer avec ou sans régularité : on peut s'altérer régulièrement, se déplacer sur une grandeur régulière, comme sur un cercle ou une droite, et il en va de même pour la croissance et la décroissance.

228b21 526. La différence source de l'irrégularité tient parfois à l'objet du mouvement. Impossible en effet d'être régulier en ne se déplaçant pas sur une grandeur régulière, mais par exemple sur la ligne réfléchie¹¹⁰⁶, ou sur l'oblique¹¹⁰⁷, ou sur une autre grandeur où n'importe quelle partie ne s'harmonise pas à n'importe quelle. Elle ne tient parfois ni au lieu, ni au temps, ni au terme 'où'¹¹⁰⁸, mais au mode¹¹⁰⁹, car elle se distingue alors à la vitesse ou lenteur : le mouvement de vitesse constante est régulier, celui de vitesse variable est irrégulier.

228b28 527. La vitesse et la lenteur ne sont donc ni des espèces, ni des différences du mouvement, puisqu'on les retrouve en tous les mouvements, même différents spécifiquement. Par suite, elles n'équivalent pas non plus à la pesanteur et à la légèreté, qui confirment le mobile dans la même direction : la pesanteur de la terre vers son lieu à elle, et la légèreté du feu vers son lieu à lui.

1102 Τέλειος, *perfectum*.

1103 Ὀμαλῆς, *regularis*.

1104 Ἀνόμαλος, *irregularis*.

1105 Ἡ γὰρ ἀνόμαλος ἔστιν ὡς οὐ δοκεῖ μία, ἀλλὰ μάλλον ἢ ὀμαλῆς, *irregularis enim non videtur unus, sed magis regularis*.

1106 Τῆς κεκλασμένης, *reflexi*.

1107 Τῆς ἐλικοῦς, *obliqui*.

1108 Οὔτε εἰς ὃ, *neque in eo ad quod*.

1109 Ἐν τῷ ὧς, *in eo quod ut*.

229a1 528. Ainsi donc, le mouvement irrégulier est un, en autant qu'il est continu, mais il l'est moins, comme le montre précisément le cas du déplacement réflexif. En étant moins tel, on comporte toujours mélange avec le contraire.

229a3 529. Bref, tout mouvement un peut être régulier ou non, mais les mouvements, même voisins, qui ne sont pas de même espèce ne sauraient être uns ni continus. Comment, en effet, le mouvement fait d'altération et de déplacement pourrait-il être régulier et satisfaire à l'obligation d'ajuster pareilles parties?

Leçon 7

#703. — Le Philosophe vient de proposer trois conditions requises à ce qu'un mouvement n'en fasse qu'un absolument : l'unité de son temps, de son objet et de son sujet. Il entend maintenant les prouver.

D'abord, l'unité absolue s'attribue en deux sens : en un sens, à l'indivisible; en l'autre, au continu. Le mouvement, quant à lui, ne peut se dire un absolument du fait d'être indivisible, puisque aucun mouvement n'est tel. C'est donc comme continu qu'on le dit un [absolument] : pour le mouvement, être un absolument, c'est être continu; même que la continuité suffit à cette unité [absolue]. S'il est continu, en effet, il s'ensuit qu'il soit un [absolument]. Par conséquent, tout ce qui est requis à la continuité du mouvement est requis à son unité [absolue].

#704. — Or trois conditions sont requises à la continuité du mouvement.

La première est l'unité d'espèce. En effet, tout mouvement ne peut continuer tout mouvement. En aucune entité continue, d'ailleurs, n'importe quoi de n'importe quelle qualité ne peut indifféremment continuer n'importe quoi. On ne peut continuer autre chose qu'à condition de pouvoir partager une extrémité avec lui, ce qu'exige la notion de continu¹¹¹⁰.

Or certaines entités n'ont pas d'extrémités, comme les formes et tous les indivisibles; elles ne peuvent donc pas comporter continuité. Par ailleurs, d'autres comportent des extrémités, sont divisibles et ont quantité, mais sont homonymes, c'est-à-dire ne s'accordent pas à la fois en leur définition et leur nom : elles non plus ne peuvent se continuer. Certaines sont même inaptes à la contiguïté. On ne peut dire contiguës une ligne et une promenade, ni leur faire partager une extrémité, ce qu'impliquerait leur continuité.

Il en appert ainsi qu'à différer de genre ou d'espèce on ne peut se continuer l'un l'autre.

Des mouvements génériquement ou spécifiquement différents peuvent quand même "se voisiner", c'est-à-dire se suivre; par exemple, après une course, on peut tout de suite avoir un accès de fièvre, bien que courir et attraper une fièvre diffèrent de genres. Dans un même genre aussi, comme le changement de lieu, un changement peut en suivre un autre, sans continuité cependant; le cas de "la transmission du flambeau" l'illustre, où on se transmet le flambeau de main à main; il s'agit là de mouvements distincts et non continus. Cet exemple peut aussi s'interpréter comme le fait que le déplacement du liquide dont la flamme se nourrit, désigné comme sa "transmission", suit celui de la flamme, nommé "flambeau".

Les changements précédents, donc, du fait de différer génériquement ou spécifiquement, ne sont pas continus, car ils ne peuvent partager une extrémité commune, comme l'impliquerait la notion de continu. Ils peuvent toutefois se suivre, se voisiner, être pratiquement contigus, ne pas même comporter d'interpolation de temps, du fait que pour eux celui-ci soit continu. Car le temps revêt

¹¹¹⁰ *Supra*, leçon 5, #691.

continuité de la même manière que le mouvement : par le fait que ses parties consécutives partagent une extrémité. Car rien n'empêche qu'en tel instant de temps qui assure la continuité de ses parties, un mouvement se termine et un autre de genre ou espèce différente commence; ces mouvements pourront bien être voisins, mais non continus. En conséquence, pour être continu, un mouvement ont besoin de parties dotées d'unité spécifique; cette unité lui est conférée par son objet, tant qu'il est indivisible spécifiquement.

#705. — En second, la continuité d'un mouvement requiert l'unité de sujet. Des mouvements de sujets distincts peuvent eux aussi être voisins, mais non continus, comme plusieurs mains qui se relaient un flambeau.

#706. — En troisième, la continuité et l'unité du mouvement requiert aussi unité de temps, de façon que ne s'immisce pas d'immobilité ou de repos. En effet, si le mouvement comportait un intervalle, c'est-à-dire un temps sans mouvement, il s'ensuivrait alors un repos. Or l'interposition d'un repos multiplie le mouvement, l'empêche d'être unique; car il faut plusieurs mouvements pour avoir du repos entre eux; un seul n'y suffit pas. Un mouvement interrompu par un repos ne sera donc pas non plus unique ni continu. Un temps moyen entraîne en effet interruption par un repos¹¹¹¹; il faut donc un temps continu pour la continuité du mouvement.

Il ne suffit pas toutefois, parce qu'un mouvement qui n'est pas un spécifiquement n'est pas continu, même effectué sans intervalle de temps; son unité de temps ne compense pas son altérité spécifique. Réciproquement, un mouvement un et continu doit être un spécifiquement, mais même tel il ne s'en trouve pas forcément un absolument.

Ainsi donc, appert-il, les trois conditions mentionnées sont requises pour un mouvement un absolument. Voilà précisé, conclut-il, quel mouvement est un absolument.

#707. — Une fois présentés les trois sens principaux de l'unité du mouvement, le Philosophe en présente ensuite (228b11) deux autres secondaires, relevant plus d'une certaine forme d'unité que de l'unité comme telle.

Qu'on attribue l'unité à un mouvement, dit-il, en rapport à son genre, ou à son espèce, ou à sa substance, comme dans le cas de celui qui l'est numériquement, on le dit tel en autant qu'il est parfait¹¹¹². Ailleurs aussi, la notion d'unité implique le parfait et l'entier. En effet, on ne qualifie l'homme ou le soulier d'un qu'en référant à son tout.

On qualifie tout de même parfois l'imparfait comme un, en autant qu'il soit continu. La raison en est que l'unité peut tenir soit à la quantité, et alors la seule continuité y suffit, soit à la forme substantielle, qui fait la perfection du tout, et alors on la réserve à ce qui est parfait et entier.

#708. — Le Philosophe présente ensuite (228b15) l'autre sens secondaire, qui tient à dire un le mouvement 'régulier', c'est-à-dire uniforme. En toute autre chose, d'ailleurs, on qualifie ainsi d'un ce qui se constitue de parties pareilles.

Cette présentation se divise en trois : le Philosophe présente d'abord ce sens de l'unité qui fait dire un le mouvement régulier, puis (228b19) montre quels mouvements présentent régularité et irrégularité; il énumère enfin (228b21) les sens de l'irrégularité.

À part les sens mentionnés de l'unité, dit-il, on qualifie d'un le mouvement régulier, c'est-à-dire, uniforme. Ce n'est manifestement pas le mouvement irrégulier, en effet, c'est-à-dire difforme, qui passe pour être un, mais plutôt le mouvement régulier, c'est-à-dire uniforme; le mouvement qui va tout droit, par exemple, est uniforme.

¹¹¹¹ *Supra*, leç. 5, #687.

¹¹¹² Le second sens secondaire sera présenté au prochain numéro. Voir *infra*, #708, en commentaire de 524.

La raison pour laquelle le mouvement irrégulier ne paraît pas un, c'est qu'il soit divisible en parties dissemblables; or l'indivisibilité entre dans la notion d'un, l'un étant l'être indivisé. Le mouvement irrégulier présente tout de même une certaine unité.

Toutefois, l'unité des mouvements régulier et irrégulier diffère, à ce qu'il semble, selon le plus et le moins, puisque le régulier est davantage un que l'irrégulier; par exemple, un corps fait de parties semblables est davantage un qu'un corps fait de parties dissemblables.

#709. — Le Philosophe montre ensuite (228b19) en quels mouvements on trouve régularité et irrégularité.

En tout genre ou espèce de mouvement, dit-il, on trouve du régulier et du non régulier. De fait, on peut s'altérer régulièrement, comme quand toute son altération reste uniforme; on peut aussi se déplacer, c'est-à-dire changer de lieu, sur une grandeur régulière, c'est-à-dire uniforme : par exemple, sur un cercle ou sur une ligne droite; et il en va pareillement pour la croissance et la décroissance.

#710. — Le Philosophe traite ensuite (228b21) du mouvement irrégulier.

Il assigne d'abord les sens de l'irrégularité, puis (229a1) montre en quel sens le mouvement irrégulier est un.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe assigne d'abord deux sens de l'irrégularité dans le mouvement, puis (228b28) infère certaines conclusions.

La différence qui fait l'irrégularité du mouvement, dit-il, vient parfois de son objet, comme c'est surtout évident dans le changement de lieu, parce qu'un déplacement ne peut pas être lui-même régulier, s'il ne parcourt pas une grandeur régulière, c'est-à-dire uniforme.

On dit par ailleurs régulière ou uniforme une grandeur dont chaque partie suit uniformément l'autre, de sorte que chacune peut remplacer l'autre, comme c'est évident sur la ligne circulaire, et aussi sur la ligne droite. Par contre, une grandeur est irrégulière, dont toute partie ne suit pas uniformément l'autre, comme c'est évident avec deux lignes qui font un angle, dont l'une s'applique à l'autre sans continuer tout droit, alors que les parties d'une seule ligne s'appliquent l'une à l'autre en continuant tout droit.

C'est pourquoi le déplacement circulaire est régulier, et pareillement le mouvement droit. Mais les déplacements réfléchis ou obliques, faisant un angle, ne sont pas réguliers, pas même sur une grandeur régulière. Ou n'importe quel autre déplacement, sur n'importe quelle grandeur dont toute partie ne s'unit pas à toute autre selon une application uniforme, ou dont une partie n'admet pas contiguïté avec une autre : à remplacer avec la partie à angle celle qui n'en fait pas, la contiguïté ne tiendra pas.

#711. — La deuxième différence génératrice d'irrégularité ne tient ni au lieu ni au temps ni au "terme où"¹¹¹³, c'est-à-dire à ce terme où on situe le mouvement, c'est-à-dire n'importe quel objet qui le concerne, car il n'y en a pas seulement de lieu, mais aussi de qualité et de quantité. Quoique cette exclusion peut aussi renvoyer au sujet mobile.

Ce second sens de l'irrégularité tient plutôt au "mode", c'est-à-dire à une variation de modalité du mouvement. En effet, il se définit par la rapidité et la lenteur, car le mouvement se dit régulier qui garde partout la même vitesse, et irrégulier dont une partie est plus rapide que l'autre.

¹¹¹³ *In quod quo*. — S. THOMAS ne cite pas exactement la version latine, qui dit : '*in eo ad quod*', plus proche de la version grecque : 'εἰς ὃ'. Peut-être lisait-il un manuscrit différent. Ou peut-être est-il motivé par ce qu'a de déconcertant la division d'ARISTOTE, qui oppose *lieu*, *temps* et *destination* du mouvement, dans un contexte où il opposait jusqu'ici son *objet*, son *temps* et son *sujet*. S. THOMAS cherche à lire la division attendue en recevant le lieu comme un exemple de l'objet et le terme 'où' comme un élargissement à n'importe lequel des trois objets (lieu, qualité, quantité) ou comme un renvoi au sujet.

#712. — Le Philosophe conclut ensuite (228b28) deux corollaires.

Le premier : la rapidité et la lenteur ne sont pas des espèces du mouvement, ni des différences spécifiques, parce qu'elles en accompagnent toutes les espèces : elles font distinguer de la régularité et de l'irrégularité dans toutes les espèces de mouvement¹¹¹⁴. Or aucune espèce ou différence ne se retrouve en toute espèce de son genre.

Le second : la rapidité et la lenteur ne sont pas la même chose que la lourdeur et la légèreté. Ces dernières tiennent toujours le mouvement dans la même direction : le mouvement de la terre, lourde, va toujours à "son lieu à elle", et son lieu est le bas, tandis que celui du feu va toujours à "son lieu à lui", et son lieu propre est le haut. La rapidité et la lenteur, par contre, concernent des mouvements variés¹¹¹⁵.

#713. — Il montre ensuite (229a1) en quel sens le mouvement irrégulier est un, puis (229a3) infère de là un corollaire.

Le mouvement irrégulier, dit-il, peut se dire un en autant qu'il est continu; mais il se dit moins un que le mouvement régulier. De même, la ligne avec angle se dit moins une que la ligne droite. Cela est surtout évident dans le mouvement réflexif, car on y observe pratiquement deux mouvements.

Le fait d'être moins un implique de la pluralité, car une chose est moins telle du fait de présenter quelque mélange avec son contraire. Ainsi, en étant moins blanc, on présente un certain mélange avec le noir; du moins on s'en rapproche quelque peu.

En somme, le mouvement irrégulier est à la fois un, en tant que continu, mais aussi multiple, en tant que moins un.

#714. — Le Philosophe en infère ensuite (229a3) ce qu'il avait déjà proposé¹¹¹⁶ : des mouvements d'espèces différentes ne peuvent pas être continus. En effet, tout mouvement un peut être régulier et aussi irrégulier. Mais un mouvement composé de parties spécifiquement différentes ne peut être régulier. Car comment pourrait l'être un mouvement composé d'altération et de changement de lieu? Car il faut, pour qu'un mouvement soit régulier, que ses parties s'unissent les unes aux autres. Des mouvements différents, reste-t-il donc, qui ne se suivent pas l'un l'autre en se trouvant de même espèce, ne forment pas un mouvement un et continu. Le Philosophe l'avait déjà affirmé et manifesté avec des exemples¹¹¹⁷.

Chapitre 5 (229a7-b22) [La contrariété des mouvements]

Sens apparents de la contrariété

229a7 530. On doit encore distinguer quel mouvement contrarie quel autre, et faire de même pour la pause¹¹¹⁸. Il faut d'abord trancher quels mouvements se contrarient : est-ce que ce sont celui qui part d'un terme et celui qui va au même : celui qui part de la santé et celui qui y va, par exemple? La génération et la corruption donnent justement l'impression de se contrarier en ce sens. Ou ceux qui partent de contraires : celui qui part de la santé et celui qui part de la maladie, par exemple? Ou ceux qui vont à des contraires : celui qui va à la santé et celui qui va à la maladie, par exemple? Ou celui qui part d'un contraire et celui qui va à l'autre : celui qui part de la santé et celui qui va à la maladie, par exemple? Ou celui qui part d'un contraire pour aller à l'autre et celui qui part du

¹¹¹⁴ *Supra*, #709.

¹¹¹⁵ *Supra*, #709.

¹¹¹⁶ *Supra*, #704.

¹¹¹⁷ *Supra*, #704.

¹¹¹⁸ Περὶ μὴνης, *de mansione*.

second pour aller au premier : celui qui va de la santé à la maladie et celui qui va de la maladie à la santé, par exemple? L'opposition entre mouvements doit revêtir l'un ou plusieurs de ces sens, car elle ne peut se réaliser autrement.

Sens disqualifiés — Quitter un contraire et aller à l'autre ne se contrarient pas

229a16 531. Cependant, le mouvement qui part d'un contraire ne contrarie pas celui qui va à l'autre : celui qui part de la santé, par exemple, ne contrarie pas celui qui va à la maladie. Il s'agit plutôt du même et unique mouvement, qui revêt pourtant deux essences distinctes, car le changement n'appelle pas la même notion 's'il part de la santé' et 's'il va à la maladie'¹¹¹⁹.

Quitter les contraires ne se contrarie pas

229a20 532. Celui qui part d'un contraire ne contrarie pas non plus celui qui part de l'autre, car en partant d'un contraire, on s'adonne à aller à la fois à l'autre et à leur moyen terme; mais nous y reviendrons.

229a22 533. Par ailleurs, aller au contraire produit manifestement plus de contrariété que de d'en partir : le premier cas renonce à la contrariété, tandis que le second opte pour elle.

229a25 534. En outre, chaque mouvement se dit plutôt d'après le terme où il va que d'après celui d'où il part : on appelle, par exemple, 'se rétablir', celui qui va à la santé, et 'tomber malade', celui qui va à la maladie¹¹²⁰.

229a27 535. Restent certes les mouvements qui vont à des contraires et ceux qui y vont en partant de contraires. Vraisemblablement, on va à des contraires en partant de contraires, même si cela renvoie sans doute à des essences distinctes : 'aller à la santé' se distingue de 'partir de la maladie', et 'partir de la santé' d' 'aller à la maladie'.

Contrariété dans le mouvement

229a30 536. Le changement diffère du mouvement : le mouvement, c'est le changement qui va d'un sujet à un autre. Par conséquent, le mouvement qui va d'un contraire à l'autre contrarie celui qui va du second au premier; ainsi, celui qui va de la santé à la maladie contrarie celui qui va de la maladie à la santé.

Confirmation par l'induction

229b2 537. L'induction aussi, manifestement, montre quels mouvements attendre comme contraires : tomber malade l'est à se rétablir, et se faire enseigner, à se faire tromper, tant que ce n'est pas par soi-même, car tous vont à des contraires. Comme la science, l'erreur aussi peut s'obtenir par soi et par autrui. En outre, le déplacement vers le haut contrarie celui vers le bas, car ils se contrarient sur la longueur; celui vers la droite contrarie celui vers la gauche, car ils se contrarient sur la largeur; enfin, celui vers l'avant contrarie celui vers l'arrière, car ils se contrarient sur la hauteur¹¹²¹.

Changements contraires

229b10 538. Seulement aller à un contraire ne constitue pas un mouvement, mais un changement : 'devenir blanc', par exemple, ne part pas de tel terme.

¹¹¹⁹ Τὸ μέντοι γ' εἶναι οὐ τὰυτό αὐταῖς, ὥσπερ οὐ τὰυτό τὸ ἐξ ὑγιείας μεταβάλλειν καὶ τὸ εἰς νόσον, *esse tamen non idem est ipsis, sicut non idem est ex sanitate mutari et in aegritudinem*. — Il faut bien entendre que ce dont ARISTOTE nie l'identité (ὥσπερ οὐ τὰυτό), ce n'est pas la réalité de quitter la santé et de tomber malade, dont il vient d'affirmer qu'ils constituent le même et unique mouvement, mais la conception de leur essence, τὸ εἶναι αὐταῖς.

¹¹²⁰ 'Se rétablir' sous-entend manifestement 'en santé'; le nom correspondant est la 'guérison', qui offre un rapport verbal indirect, étymologique : il y s'agit de 'garer', c'est-à-dire de 'garantir' la santé. Le grec est plus évident : 'ὑγίανσις' se nomme d'après 'ὑγίεια' et 'νόσωσις' d'après 'νόσον'. De même, le latin nomme la 'sanatio' d'après la 'sanitas' et fait de l' 'aegritudo', comme chute dans la maladie, un homonyme de l' 'aegritudo', la maladie.

¹¹²¹ Ἐναντία γὰρ καὶ τὰυτα, *contraria enim haec sunt in altitudine*.

229b11 539. Par ailleurs, pour tout ce qui n'offre pas de contraire, le changement qui part d'un terme contrarie celui qui y va; ainsi la génération contrarie-t-elle la corruption, et la perte, l'obtention. Mais ce sont là des changements, non des mouvements.

Contrariété et moyens termes

229b14 540. On doit admettre en quelque sorte comme contraires les mouvements qui vont au moyen terme, chez tous les contraires qui en comportent un. En effet, le mouvement use du moyen terme comme du contraire, en quelque direction qu'il aille. Du gris, par exemple, on va au blanc comme si on partait du noir; du blanc, on va au gris comme si on allait au noir; du noir, on va au gris comme si on allait au blanc. C'est que le moyen terme gris se rapporte en quelque sorte à ses deux extrêmes comme leur contraire¹¹²². Bref les mouvements contraires, ce sont celui qui va d'un contraire à l'autre et celui qui va du second au premier.

Leçon 8

#715. — Le Philosophe vient de traiter de l'unité et de la diversité des mouvements; il traite maintenant de leur contrariété, encore une espèce de diversité évidemment¹¹²³.

Ce développement se divise en deux : le Philosophe montre d'abord en quel sens prendre la contrariété dans le mouvement et dans le repos, puis (230a18) soulève des questions sur cette contrariété.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe traite d'abord de la contrariété du mouvement, puis (229b23) de celle du repos.

Le premier point se divise en trois : le Philosophe distingue d'abord différents sens apparents de la contrariété dans le mouvement, puis (229a16) en écarte quelques-uns et assigne enfin (229a30) le sens véritable de la contrariété dans le mouvement et le changement.

#716. — Maintenant, dit-il, on doit distinguer quel mouvement contrarie quel autre et faire pareillement pour la "pause" : définir la contrariété du repos au mouvement, et du repos au repos.

Dans cet exposé, la première chose à faire est de distinguer quels sens incarnent un rapport universel de contrariété entre des mouvements; le Philosophe en distingue cinq.

Le premier vise le rapport de contrariété entre mouvements impliquant approche et éloignement d'un même terme. C'est le propos du Philosophe, lorsqu'il parle de "trancher quels mouvements se contrarient" et qu'il pointe "celui qui part d'un terme et celui qui va au même : celui qui part de la santé et celui qui y va, par exemple". Selon cette définition, génération et corruption donnent l'impression de se contrarier, puisque la génération constitue un mouvement vers l'être et la corruption un mouvement qui s'en éloigne.

Le second reconnaît un rapport de contrariété d'après celle des termes dont des mouvements partent. Le Philosophe le formule ainsi : "celui qui part de la santé et celui qui part de la maladie, par exemple."

Le troisième prend la contrariété d'après celle des termes où des mouvements vont. La formulation du Philosophe : "ceux qui vont à des contraires : celui qui va à la santé et celui qui va à la maladie, par exemple".

Le quatrième prend la contrariété d'après celle du terme 'd'où' au terme 'où'. La formulation du Philosophe : "celui qui part d'un contraire et celui qui va à l'autre : celui qui part de la santé et celui qui va à la maladie, par exemple".

¹¹²² Τὸ γὰρ φαῖν τὸ μέσον ἐναντίον πρὸς ἑκάτερον λέγεται πως τῶν ἄκρων, *fuscum enim medium contrarium ad utrumque dicitur quodammodo extremorum*. — C'est Prantl qui introduit ἐναντίον. — Voir *supra*, I, 224b32-35.

¹¹²³ *Métop.*, X, 3.

Le cinquième la prend à la fois d'après celle des deux termes. La formulation du Philosophe : "celui qui part d'un contraire pour aller à l'autre et celui qui part du second pour aller au premier : celui qui va de la santé à la maladie et celui qui va de la maladie à la santé, par exemple."

La contrariété entre mouvements doit se prendre en l'un ou plusieurs de ces sens, car aucun autre rapport ne peut opposer des mouvements.

#717. — Le Philosophe exclut ensuite (229a16) deux des sens énumérés.

D'abord le quatrième, qui s'inspirait de la contrariété du terme 'd'où' avec le terme 'où', puis (229a20) le second, attaché à la contrariété des termes d'où part le mouvement; il conclut enfin (229a27) sur la relation qu'entretiennent les deux sens qui restent¹¹²⁴.

Le mouvement qui part d'un contraire, dit-il, ne peut se dire contraire à celui qui va à l'autre : celui qui part de la santé, par exemple, ne contrarie pas celui qui va à la maladie. En effet, le même ne se contrarie pas; or partir de la santé reste, en son entité, le même et unique mouvement qu'aller à la maladie, bien qu'il "revête pourtant deux essences distinctes" : cet unique mouvement commande des notions différentes dans la mesure où on ne se fait pas la même notion de 'partir de la santé' et d'aller à la maladie'; les deux visent le même mouvement, mais le premier dans sa relation avec le terme 'd'où' il part, et l'autre dans sa relation avec le terme 'où' il va. Il n'y a donc pas à admettre de contrariété entre mouvements d'après la contrariété d'un terme à l'autre.

#718. — Le Philosophe montre ensuite (229a20) que des mouvements ne reçoivent aucune contrariété de celle de leurs termes de départ, et cela avec trois arguments.

Voici le premier. Deux mouvements qui tendent au même terme ne se contrarient pas. Or ceux qui partent de termes contraires peuvent tendre au seul et même terme. Car en partant d'un contraire, "on s'adonne à aller à la fois", c'est-à-dire également, à l'autre et à leur moyen terme, comme on y reviendra¹¹²⁵. Ainsi, on peut, en partant des deux contraires, aller à un seul et même moyen terme. Les mouvements ne se contrarient donc pas du fait de partir de contraires.

#719. — Second argument (229a22).

Le rapport de contrariété entre des mouvements doit se tirer de ce qui les fait davantage contraires. Or manifestement la contrariété des termes auxquels ils aboutissent est pour eux davantage cause de contrariété que celle de ceux desquels ils partent. C'est que partir de termes contraires indique un rejet de la contrariété, tandis qu'accéder à des contraires signale son acceptation. Aucune contrariété ne se prend donc entre eux d'après le seul terme 'd'où'.

#720. — Troisième argument (229a25).

La source du nom et de l'espèce l'est aussi de la contrariété, comme cette dernière constitue une différence formelle¹¹²⁶. Or tout mouvement "se dit", c'est-à-dire se dénomme, et reçoit son espèce du terme 'où' plutôt que du terme 'd'où'. Ainsi appelle-t-on 's'y rétablir' le mouvement qui va vers la santé et 'tomber malade' celui qui va vers la maladie¹¹²⁷. On doit donc tirer la contrariété entre mouvements davantage de leur terme 'où' que de leur terme 'd'où'. Même conclusion donc.

#721. — Entre les sens issus de la contrariété des termes, une fois ces deux-là retirés, le Philosophe conclut (229a27) qu'il en reste encore deux : le troisième et le cinquième. L'un suit

¹¹²⁴ La comptabilité étonne, qui trouve qu'il reste deux sens, après en avoir enlevé deux de cinq. Mais le premier sens se trouvera discrètement disqualifié *infra*, #721.

¹¹²⁵ *Infra*, #726.

¹¹²⁶ *Métap.*, X, 9.

¹¹²⁷ *Supra*, #643.

seulement la contrariété des termes ‘où’ — le Philosophe les désigne comme ceux “qui vont à des contraires”; l’autre suit celle entre les deux termes — il les désigne comme ceux “qui y vont en partant de contraires”. Le premier sens, par contre, ne se tirait pas d’une contrariété entre termes, mais de l’approche et de l’écart d’un même terme. Il conclut ensuite que peut-être ces deux sens restants se ramènent à la même entité, parce qu’aller à des contraires se fait en partant aussi de contraires. Mais peut-être faut-il leur reconnaître des notions distinctes, en raison de relations différentes à leurs termes¹¹²⁸. Le mouvement qui va à la santé, donne-t-il en exemple, est le même, entitativement, que celui qui part de la maladie, mais il appelle une notion distincte. Il en va pareillement de celui qui part de la santé et de celui qui va à la maladie.

#722. — Le Philosophe montre ensuite (229a30) en quel sens se prend la contrariété dans le mouvement : c’est d’abord pour autant qu’il va au contraire, puis (229b14) pour autant qu’il va au moyen terme.

La présentation du premier se divise en deux : le Philosophe montre d’abord ce qui fait la contrariété entre mouvements, puis (229b10) ce qui la fait entre changements.

Le premier point se subdivise en deux : le Philosophe montre son propos d’abord avec un argument, puis (229b2) avec une induction.

Voici d’abord l’argument. La contrariété entre des entités se prend d’après leur espèce propre et leur notion; or la notion propre spécifique du mouvement est qu’il s’agit du changement d’un sujet positif à un autre. Il comporte donc deux termes, à la différence du changement, qui ne comporte pas toujours deux termes positifs. La contrariété entre mouvements en requiert donc une entre ses deux termes. Ainsi, le mouvement qui va d’un contraire à un autre se déclare proprement contraire à celui qui va du second au premier; celui qui va de la santé à la maladie, par exemple, contrarie celui qui va de la maladie à la santé.

#723. — Le Philosophe manifeste ensuite (229b2) la même chose avec une induction.

D’abord dans l’altération corporelle. Tomber malade contrarie se rétablir, car le premier va de la santé à la maladie, tandis que l’autre va de la maladie à la santé. La chose est aussi évidente dans les altérations de l’âme : se faire enseigner¹¹²⁹ a pour contraire se faire tromper, non par soi-même, certes, mais par autrui. Ces mouvements vont bien de contraires à contraires, car se faire enseigner c’est aller de l’ignorance à la science, tandis que se faire tromper est aller de la science à l’ignorance.

Pourquoi préciser “non par soi-même”, il le montre en signalant que de même que, pour la science, on peut l’acquérir par soi-même, ce qu’on appelle ‘découvrir’, et d’autres fois ne pas l’acquérir par soi-même, mais grâce à autrui, ce qu’on appelle ‘se faire enseigner’, de même on peut parfois se tromper soi-même et d’autres fois de se faire tromper par autrui. Or c’est ce dernier cas qui s’oppose proprement à se faire enseigner.

La chose est encore évidente pour le déplacement : le mouvement vers le haut contrarie celui qui va vers le bas, d’une contrariété qui porte sur la longueur; celui qui va à droite contrarie celui qui va à gauche, d’une contrariété qui porte sur la largeur; enfin, celui qui va en avant contrarie celui qui va en arrière, d’une contrariété qui porte sur la hauteur.

On doit tenir compte, toutefois, qu’on parle ici de ces différences de positions, sur la longueur, la largeur et la hauteur, en rapport à l’homme. En effet, le haut et le bas concernent la longueur de l’homme, la droite et la gauche, sa largeur, et l’avant et l’arrière, son épaisseur, qu’on appelle aussi sa hauteur ou sa profondeur.

On doit encore tenir compte qu’on trouve aussi de la contrariété entre haut et bas dans les mouvements naturels, tandis que, pour la droite et la gauche, l’avant et l’arrière, on en trouve non pas

¹¹²⁸ *Supra*, #717.

¹¹²⁹ *Addiscere*.

dans les mouvements naturels, mais dans celui qui origine de l'âme, car elle incline à ces directions contraires.

#724. — Le Philosophe montre ensuite (229b10) en quel sens il y a de la contrariété dans les changements : en quel sens en admettre d'abord dans les choses qui en comportent, puis (229b11) dans celles qui n'en comportent pas.

Si, dit-il, on regarde la contrariété seulement de la part du terme 'où', de façon à déclarer contraire ce qui aboutit au contraire, on ne produit pas la contrariété du mouvement, mais du changement, c'est-à-dire entre la génération et la corruption; par exemple, devenir blanc et devenir noir sont contraires. Il n'y a pas à attendre la contrariété entre ces générations d'après la contrariété du terme 'd'où', parce que, dans la génération, il n'en est pas un affirmé, mais nié : on devient blanc à partir du non-blanc, non à partir d'un autre terme affirmé. Car ce n'est pas proprement un changement, aller de sujet à sujet, mais un mouvement.

#725. — Le Philosophe montre ensuite (229b11) qu'où il n'y a pas de contrariété, comme dans les substances et autres entités de la sorte, la contrariété des changements se prend d'après l'approche et l'éloignement du même terme. C'est son propos en déclarant que, pour ce qui ne présente pas de contraire, la contrariété du changement tient à s'éloigner et s'approcher du même terme. Par exemple, voici des contraires : accéder à la forme du feu, qui regarde sa génération, et s'en écarter, qui regarde sa corruption. Aussi une génération contrarie-t-elle une corruption, et une perte, toute réception. Là toutefois on ne trouve pas des mouvements, mais des changements.

Évidemment donc, des cinq sens présentés¹¹³⁰, deux, le second et le quatrième, ne servent à rien, l'un convient à la contrariété des mouvements et deux conviennent à la contrariété des changements.

#726. — Le Philosophe traite ensuite (229b14) de la contrariété du mouvement qui concerne le moyen terme.

Pour tous les contraires qui comportent moyen terme, dit-il, les mouvements qui y aboutissent doivent se considérer comme contraires de la manière dont le font ceux qui aboutissent à des contraires. Car le mouvement use du moyen terme comme du contraire : à partir de lui on peut aller aux deux contraires. Par exemple, du gris, moyen terme entre le blanc et le noir, on va au blanc comme si on allait du noir au blanc. Inversement, du blanc on va au gris comme si on allait au noir. Puis du noir, on va au gris comme si on allait au blanc. C'est que le gris, du fait de représenter un moyen terme entre deux extrêmes, se regarde comme chacun d'eux : en comparaison du blanc, il est noir, et en comparaison du noir, il est blanc¹¹³¹.

Le Philosophe conclut enfin son propos principal : un mouvement en contrarie un autre d'après la contrariété de ses deux termes extrêmes.

Chapitre 6 (229b23-230a18) [*La contrariété des repos*]

Contrariété au mouvement

229b23 541. À ce qu'il semble, ce n'est pas seulement un autre mouvement qui contrarie un mouvement; c'est aussi le repos. La chose reste tout de même à préciser. À parler absolument,

¹¹³⁰ *Supra*, #716.

¹¹³¹ *Supra*, #648.

c'est de fait un mouvement qui contrarie un mouvement. Mais le repos s'y oppose aussi, car il en est privation; or la privation aussi se dit contraire en un sens.

229b26 542. Cependant, quel repos contrarie quel mouvement? Pour le changement de lieu, par exemple, le contraire est le repos en un lieu. Mais c'est parler trop absolument; quel mouvement au juste s'oppose au repos quelque part : celui qui en part ou celui qui y va?

229b29 543. Manifestement donc, comme un mouvement s'effectue entre deux sujets, celui qui s'oppose au mouvement de tel sujet à son contraire, c'est le repos en ce sujet; et celui qui s'oppose au mouvement de son contraire à ce sujet, c'est le repos en ce contraire.

Contrariété entre repos

229b31 544. En même temps, les repos se contrarient entre eux, car il serait absurde, si des mouvements se contrarient, que les repos correspondants ne s'opposent pas. C'est le cas des repos aux termes contraires¹¹³²; ainsi le repos à la santé contrarie le repos à la maladie.

230a3 545. Ce repos contrarie d'ailleurs le mouvement de la santé à la maladie. Qu'il contrarie celui de la maladie à la santé serait irrationnel, car le mouvement à ce terme, où il s'arrête, est pratiquement un 'reposement'¹¹³³, puisque cette génération de repos coïncide avec lui. Or le repos contraire doit être l'un ou l'autre; car ce n'est certes pas le repos à la blancheur qui contrarie celui à la santé.

Contrariété quant au changement

230a7 546. Pour tout ce qui ne comporte pas de contraire, par ailleurs, le changement qui en part s'oppose à celui qui y va, bien qu'il ne s'agisse pas d'un mouvement. Le changement qui part de l'être, par exemple, s'oppose à celui qui y va.

230a9 547. Pareil cas ne connaît pas de repos, mais plutôt 'inchangement'¹¹³⁴.

230a10 548. L'inchangement en l'être contrariera celui en le non-être, à condition que ce dernier comporte un sujet. À défaut, par contre, il sera difficile de préciser qu'est-ce que contrarie l'absence de changement en l'être. Maintenant, s'agit-il d'un repos?¹¹³⁵

230a14 549. Si c'est le cas¹¹³⁶, ou bien tout repos ne contrarie pas un mouvement, ou bien la génération et la destruction sont des mouvements. Manifestement donc, on ne doit pas dire qu'il s'agit de repos, si celles-là ne sont pas des mouvements.

230a16 550. Toutefois cet inchangement en l'être ressemble au repos : il ne contrarie aucun autre inchangement, ou bien il contrarie l'inchangement en le non-être, ou encore la corruption, puisqu'elle part de lui et que la génération y conduit.

Leçon 9

#727. — Le Philosophe vient de traiter de la contrariété des mouvements; il passe maintenant à la contrariété des repos, d'abord quant aux mouvements, puis (230a7) quant aux changements.

Quant aux mouvements, il procède en deux points : il montre d'abord que le repos contrarie le mouvement, puis (229b26) quel repos contrarie quel mouvement.

¹¹³² Αἰ ἐν τοῖς ἐναντίοις, *in oppositis hae*.

¹¹³³ Ἡρεμῆσις, *quietatio*. — L'entrée dans le repos, sa production, en comparaison de ἡρεμία, *quies*, le repos comme tel. Le mouvement vise le repos qui le termine, il en est pratiquement la production; ce repos-là ne peut donc lui être contraire.

¹¹³⁴ Ἀμεταβλησία, *immutatio*. — BAILLY propose 'immutabilité', terme plus élégant; cependant il ne s'agit pas ici d'incapacité de changer, mais d'absence factuelle de changement; l'homonymie à imposer est un peu forcée. On effectuerait une homonymie plus adéquate en étendant le sens d'immobilité, normalement réservé au contraire du mouvement.

¹¹³⁵ Ἡ ἐν τῷ ὄντι ἀμεταβλησία, καὶ εἰ ἡρεμία ἐστίν, *quae in esse non mutatio vel quies est*.

¹¹³⁶ Εἰ δὲ τοῦτο, *si autem hoc est*.

Ce n'est pas seulement un mouvement, dit-il, qui contrarie un mouvement, mais aussi le repos; aussi doit-on préciser en quel sens le repos le fait. À parler absolument, proprement et parfaitement, certes, c'est un autre mouvement qui contrarie un mouvement. Pourtant, le repos aussi s'oppose au mouvement, étant sa privation, et donc en un sens son contraire. Privation et habitus constituent même la première contrariété¹¹³⁷, leur rapport demeurant présent en tous les contraires, puisque toujours l'un d'eux est comme la privation de l'autre : le noir pour le blanc, par exemple, et l'amer pour le doux.

#728. — Le Philosophe montre ensuite (229b26) quel repos contrarie quel mouvement, ce qu'il fait en trois points : il soulève d'abord la question, puis (229b29) présente la vérité qu'enfin (230a3) il prouve.

La question posée suppose que tout repos ne s'oppose pas à tout mouvement, mais tel repos à tel mouvement. Par exemple, au changement de lieu s'oppose le repos en un lieu. C'est là cependant parler absolument, c'est-à-dire universellement; aussi reste-t-il encore à préciser si à la 'pause', c'est-à-dire au repos à un terme, au blanc, par exemple, s'oppose le mouvement qui va au blanc, le blanchissement, ou celui qui en part, le noircissement.

#729. — Le Philosophe présente ensuite (229b29) la vérité : d'abord quant à la contrariété entre mouvement et repos, puis (229b31) quant à celle entre repos.

Le mouvement, rappelle-t-il, s'effectue entre deux 'sujets', c'est-à-dire entre deux termes affirmés. Ce qui contrarie le mouvement de tel terme à son contraire, c'est donc le repos à ce terme; ainsi, ce qui contrarie le mouvement du blanc au noir, c'est le repos au blanc. Réciproquement, ce qui contrarie le mouvement de son contraire à tel terme, c'est le repos à ce contraire; ainsi, ce qui contrarie le mouvement du noir au blanc, c'est le repos au noir.

#730. — Le Philosophe traite ensuite (229b31) de la contrariété entre repos.

Ces repos se contrarient, dit-il, qui ont lieu à des termes contraires. Il serait absurde, en effet, que des mouvements se contrarient sans que les repos correspondants ne s'opposent. Maintenant, comment s'opposent les repos à des termes opposés, il l'exemplifie en signalant que le repos à la santé s'oppose au repos à la maladie.

#731. — Il prouve ensuite (230a3) ce qu'il vient de dire sur la contrariété du repos au mouvement.

Au mouvement de la santé à la maladie, disait-il, s'oppose le repos à la santé, car en effet il serait irrationnel que ce repos s'oppose au mouvement de la maladie à la santé.

Cela, il le prouve comme suit : pour le mouvement "à ce terme", la santé, l'arrêt à ce terme constitue pratiquement un 'reposement', sa consommation ou sa perfection en somme, plutôt qu'un opposé. Que le repos dans le terme 'où' représente la perfection du mouvement, cela tire évidence du fait que ce repos s'engendre durant le mouvement : c'est le fait même d'aller à ce terme qui produit ce repos. Ce mouvement, puisque cause de ce repos, ne peut s'y opposer, car l'opposé ne produit pas son opposé. Forcément pourtant, le repos contraire au mouvement se situe à son terme initial ou à son terme final. Le repos à un terme spécifiquement différent ne peut prétendre contrarier un mouvement ou un repos; le repos à la blancheur, par exemple, ne peut se dire contraire ni au repos ni au mouvement à la santé. Comme le repos au terme final ne le contrarie pas, il faut que ce soit le repos au terme initial.

#732. — Le Philosophe traite ensuite (230a7) de la contrariété du repos quant aux changements.

¹¹³⁷ *Métaph.*, X, 9.

Là, encore trois points : le Philosophe résume d'abord ce qu'il a dit de la contrariété entre changements, puis (230a10) montre qu'au changement ne s'oppose pas un repos, mais une absence de changement; il montre enfin (230a16) en quel sens cette absence contrarie le changement.

Il résume donc d'abord ce qui précède¹¹³⁸ : dans les changements où n'existe pas de contrariété entre des termes, comme dans la génération et la corruption de la substance, l'opposition se prend selon l'approche et l'éloignement d'un même terme. En effet, le changement qui part d'un terme s'oppose à celui qui y va. Ainsi le changement "qui part de l'être", la corruption, s'oppose au changement "qui y va", la génération, sans que pourtant ni l'un ni l'autre ne constitue un mouvement.

#733. — Il montre ensuite (230a10) qu'aucun repos ne s'oppose à ces changements.

Là, trois autres points : il propose d'abord son intention, puis (230a12) intercale une difficulté et prouve enfin (230a14) son propos.

Les changements qui ne s'effectuent pas entre contraires, dit-il, ne comportent aucun repos opposé. Ce qui s'y oppose comme le repos le fait au mouvement s'appellerait plutôt "inchange-ment", c'est-à-dire une absence de changement¹¹³⁹.

#734. — Le Philosophe intercale ensuite (230a12) une difficulté à ce sujet : le changement qui va à l'être, disait-on, contrarie le changement qui en vient et qui va au non-être.

Toutefois, le 'non-être' peut se prendre en deux sens. En un sens, il a un sujet : soit un être en acte, comme, pour un corps, ne pas être blanc; soit un être seulement en puissance, comme, pour la matière première, la privation d'une forme substantielle. Sinon, on pense à tel 'non-être', privé de sujet, pur non-être.

Le premier sens, le non-être en un sujet, laisse un inchange-ment en contrarier un autre : l'inchange-ment en l'être s'oppose à l'inchange-ment en le non-être. Comme ce 'non-être' comporte un sujet, rien n'empêchera de dire de lui qu'il reste en ce 'non-être', ce qui revient justement à ne pas changer.

"A défaut", par contre, si le 'non-être' ne comporte aucun sujet, on reste embarrassé de préciser quelle absence de changement contrarie l'absence de changement ou le repos en l'être. En effet, ce qui n'est d'aucune façon ne peut prétendre reposer ou demeurer sans changer. Or comme il faut bien qu'il y ait une absence de changement contraire à l'inchange-ment ou au repos en l'être, le 'non-être' d'où procède la génération et où tend la corruption doit manifestement comporter un sujet.

#735. — Le Philosophe prouve ensuite (230a14) sa supposition initiale, que ce qui s'oppose à la génération et à la corruption n'est pas un repos.

Si on concédait qu'il en soit un, il s'ensuivrait l'une de deux choses : tout repos ne contrarierait pas un mouvement, ou la génération et la corruption seraient des mouvements. Manifestement donc ce qui s'oppose à la génération et à la corruption ne s'appelle pas un repos, à moins que la génération et la corruption ne constituent des mouvements, ce qu'on a déjà réfuté¹¹⁴⁰.

#736. — Le Philosophe montre ensuite (230a16) en quel sens l'inchange-ment contrarie le chan-gement.

La contrariété entre inchange-ment et changement s'assimile à celle entre repos et mouvement. En effet, l'inchange-ment en l'être contrarie ou bien n'en contrarie aucun autre : ce serait le cas si le "non-être" ne comportait pas de sujet. Ou bien contrarie l'inchange-ment en le "non-être", tant

¹¹³⁸ *Supra*, #725.

¹¹³⁹ "*Immutatio*", *idest non mutatio*.

¹¹⁴⁰ *Supra*, #656ss.

que le “non-être” comporte sujet; cette contrariété s’assimile au sens où un repos s’oppose à un autre. Ou encore s’oppose à la corruption, comme le repos au mouvement.

Il ne s’oppose néanmoins pas à la génération, car la corruption s’écarte de l’inchangeable ou du repos en l’être, mais la génération y tend : au mouvement et au changement, justement, ne s’oppose pas le repos au terme ‘où’, mais celui au terme ‘d’où’.

Chapitre 6 (230a18-231a17) [*Opposition du repos au mouvement*]

Par nature et contre nature

230a18 551. On pourrait se demander pourquoi le changement qui a trait au lieu, mais pas les autres, présente tant des repos que des mouvements conformes et contraires à la nature. Entre les altérations, par exemple, on n’en voit pas une conforme et l’autre contraire à la nature : guérir ne lui est pas plus conforme ou contraire que tomber malade, ni blanchir que noircir. C’est pareil avec la croissance et la décroissance : elles non plus ne se contrarient pas comme par ou contre nature; une croissance n’en contrarie pas non plus une autre de la sorte. La même observation vaut pour la génération et la corruption, car il n’y a pas à déclarer la génération conforme et la corruption contraire à la nature, puisque la vieillesse même s’y trouve conforme; on ne voit pas non plus une génération conforme et l’autre contraire.

230a29 552. Pourtant, si la violence contrarie la nature, la corruption violente contrariera l’autre comme tout mouvement contraire à la nature contrarie celui qui s’y conforme. Il y a donc aussi¹¹⁴¹ des générations violentes, étrangères au destin, en contrariété avec celles qui se conforment à la nature. Ainsi que des croissances et décroissances violentes : les adolescents précoces pour raison d’alimentation¹¹⁴², les blés grandis trop vite sans se raffermir. Et comment en va-t-il des altérations? N’est-ce pas pareil? Il y en a de violentes et de naturelles : par exemple, certains se remettent sans passer par les jours critiques, d’autres non; ceux-là s’altèrent donc contre nature, ceux-ci en conformité à elle.

Objection

230b7 553. Mais alors une corruption en contrariera une autre, plutôt qu’une génération. Mais qu’est-ce qui l’empêche? C’est de fait le cas, car telle est plaisante, telle autre déplaisante. De la sorte, ce n’est pas absolument qu’une corruption en contrarie une autre, mais du fait que l’une soit telle et l’autre telle.

230b10 554. En général, mouvements et repos se contrarient comme on l’a décrit¹¹⁴³. Le déplacement vers le haut, par exemple, contrarie celui vers le bas, car voilà des contrariétés du lieu. Le feu se déplace par nature vers le haut et la terre vers le bas, voilà des déplacements contraires. Ensuite, le feu se déplace vers le haut par nature et vers le bas contre nature; son déplacement par nature contrarie ainsi son déplacement contre nature. Les repos font pareil : le repos en haut contrarie le mouvement d’en haut en bas; ensuite, ce repos contrarie la nature de la terre, tandis que ce mouvement s’y conforme. Ainsi donc, pour le même corps repos et mouvement se contrarient, du fait que l’un contrarie sa nature et l’autre s’y conforme; ses mouvements aussi se contrarient de la sorte, pour autant que l’un se conforme à sa nature, celui qui va vers le haut ou celui qui va vers le bas, et que l’autre la contrarie.

¹¹⁴¹ Ἄρ’ οὖν καί...; Ergo et...

¹¹⁴² Διὰ τροφῆν, *propter alimentum*. — C’est τροφή qui signifie aliment; τροφή désigne la mollesse, une vie sensuelle. S. THOMAS ramènera une chose à l’autre, l’excès de nourriture voluptueuse excitant la sensualité et la mollesse.

¹¹⁴³ *Supra*, c. 5.

Génération du repos

230b21 555. Autre difficulté : tout repos non éternel nécessite-t-il une génération, qui consisterait à s'arrêter? Même le mobile qui repose contre nature, comme la terre qui repose en haut, verrait alors son repos engendré : alors même que quelque violence conduirait tel mobile vers le haut, il serait en train de s'arrêter! Pourtant, à ce qu'il semble, un mobile se déplace normalement plus vite, au moment de s'arrêter, même si on voit le contraire dans le cas de la violence. C'est donc sans être engendré tel qu'on se trouvera en repos.

230b26 556. En outre, à ce qu'il paraît, s'arrêter et s'en aller à son lieu propre, cela ou bien revient tout à fait au même, ou bien se fait simultanément.

Contrariété entre repos à un terme et mouvement qui en part

230b28 557. Par ailleurs, que "le repos ici contrarie le mouvement qui part d'ici"¹¹⁴⁴ fait difficulté. En effet, quand on part d'un lieu ou quitte un terme, on paraît bien avoir encore de ce qu'on quitte. Par suite, si ce repos là contrarie ce mouvement de là au contraire, il y aura possession simultanée des contraires.

230b32 558. En réalité, ne repose-t-on pas là, en un sens, du fait qu'on y demeure encore¹¹⁴⁵? D'ailleurs, tout mobile se trouve partie là et partie où il va. Aussi est-ce davantage un mouvement qu'un repos qui contrarie un mouvement. Bon, voilà qui est dit pour le mouvement et le repos, en quel sens chacun est un, et lesquels contrarient lesquels.

Explications complémentaires — 1. Génération du repos contre nature

231a5 559. Encore à propos de s'arrêter, on pourrait se demander si à tout mouvement contre nature s'oppose un repos. Il serait absurde que ce ne soit pas le cas, puisque le mobile concerné finit par demeurer et le fait par violence. Il connaîtrait donc un repos qui, sans être éternel, n'aurait jamais été engendré. Évidemment donc, il a été engendré : de même qu'on se meut contre nature, on repose aussi contre nature.

2. Contrariété naturel vs violent

231a10 560. Ensuite, certaines entités comportent mouvement conforme et contraire à la nature : le feu, par exemple, va vers le haut par nature et vers le bas contre nature. Est-ce alors ce second qui contrarie le premier ou est-ce celui de la terre, qui va vers le bas par nature? Évidemment les deux le font, mais pas au même sens : le mouvement conforme à une nature contraire contrarie comme tel celui conforme à une autre; mais celui du feu vers le haut contrarie son mouvement vers le bas, comme un mouvement conforme à la nature à un contre nature. Il en va pareillement pour les repos.

3^e Contrariété du repos au mouvement, seulement sous quelque rapport

231a16 561. Peut-être de fait le mouvement s'oppose-t-il seulement sous quelque rapport au repos. En effet, quand on part d'un lieu ou quitte un terme, on paraît bien avoir encore de ce qu'on quitte; par suite, si ce repos là contrarie ce mouvement de là au contraire, il y aura possession simultanée des contraires. En réalité, ne repose-t-on pas là, en un sens, du fait qu'on y demeure encore? D'ailleurs, tout mobile se trouve partie là et partie où il va. Aussi est-ce davantage un mouvement qu'un repos qui contrarie un mouvement. Bon, voilà qui est dit pour le mouvement et le repos, en quel sens chacun est un, et lesquels contrarient lesquels.¹¹⁴⁶

¹¹⁴⁴ *Supra*, 6, 229b29.

¹¹⁴⁵ Εἰ ἔτι μένει, *secundum quod adhuc manet*.

¹¹⁴⁶ Cette troisième explication complémentaire répète, avec variation verbale minime 557. et 558. Certains manuscrits grecs n'en donnent que la première phrase. Plusieurs manuscrits grecs omettent d'ailleurs ces trois derniers éléments d'explication.

Leçon 10

#737. — Le Philosophe vient de traiter de la contrariété des mouvements et des repos; il revient ici avec quelques difficultés.

Il divise sa considération en deux : il présente d'abord les difficultés et les résout, puis (231a5) insiste sur des aspects qui pourraient rester difficiles.

La présentation comporte clairement trois parties, qui correspondent aux trois difficultés soulevées.

Le Philosophe soulève d'abord la première difficulté, puis (230a31) la résout.

#738. — Voilà d'abord la difficulté : pourquoi trouve-t-on dans le mouvement local, mais pas dans les autres genres, des mouvements et des repos conformes à la nature et d'autres contraires à elle? Pourquoi pas, par exemple, une altération conforme à la nature et une autre contraire? Car, semble-t-il, guérir n'est pas plus conforme ou contraire à la nature que tomber malade, les deux se procédant d'un principe naturel intrinsèque.

Il en va pareillement pour blanchir et noircir, croître et décroître. Là non plus on ne trouve pas entre deux mouvements de contrariété qui seraient l'un conforme et l'autre contraire à la nature : tous s'effectuent naturellement. Une croissance n'en contrarie pas non plus une autre comme conforme ou contraire à la nature.

La même observation vaut pour la génération et la corruption : on ne peut prétendre la génération conforme et la corruption contraire à la nature, car même vieillir, ce chemin vers la corruption, s'y conforme. On ne voit pas non plus qu'une génération s'y conforme et une autre la contrarie.

#739. — Cette dénégation paraît toutefois contredire ses dires¹¹⁴⁷ comme quoi la vieillesse, et tout défaut et corruption, contrarie la nature.

Cependant, doit-on répliquer, la vieillesse, la corruption et la décroissance en un sens contrarient la nature et en un autre s'y conforment.

Si c'est la nature propre de chaque chose qu'on regarde, sa nature particulière, manifestement tout ce qui est corruption, défaut et décroissance la contrarient, puisque la nature de chaque chose tend à la conservation de son sujet propre; le contraire ne lui arrive que par défaillance ou faiblesse de sa nature.

Mais si on regarde la nature universelle, tout provient d'un principe naturel intrinsèque; la corruption d'un animal, par exemple, vient de la contrariété du chaud et du froid; et la même explication vaut pour le reste.

#740. — Ensuite (230a31), le Philosophe résout en la supprimant¹¹⁴⁸ la question soulevée, et ce en deux points.

Il montre d'abord que tout genre comporte des mouvements conformes et d'autres contraires à la nature, puis (230b10) comment ces deux caractères se contrarient dans les mouvements et les repos.

Le premier point se divise en deux : le Philosophe établit d'abord la vérité, puis (230b7) écarte une objection.

Ce qui procède par violence, dit-il, contrarie la nature, car le violent est justement ce dont le principe est extérieur, sans aucun concours de qui la subit, tandis que le naturel est ce dont le

¹¹⁴⁷ *Du Ciel*, II, 6.

¹¹⁴⁸ *Per interemptionem*. — Une observation se trouvait à la base de la question : les autres genres que le déplacement ne connaissent pas l'opposition *conforme vs contraire à la nature*. Montrer qu'il n'en va pas ainsi annule la question en la privant de son fondement.

principe est intérieur. La corruption violente contrarie par conséquent la corruption naturelle, de cette manière justement dont une corruption contraire à la nature en contrarie une qui s’y conforme.

Le même motif lui permet de conclure à des générations violentes, “étrangères au destin”, c’est-à-dire non réglées selon l’ordre des causes naturelles, ordre qui peut bien s’appeler ‘le destin’. C’en est un cas évident, quand on fait pousser des roses ou d’autres fruits avec des moyens artificiels, en des temps hors des leurs; et pareillement quand on génère artificiellement des grenouilles ou d’autres êtres naturels. Ces générations violentes contrarient donc la nature, tandis que les générations qui se conforment à elle les contrarient.

Le Philosophe fait ensuite voir la pareille pour la croissance et la décroissance. Car certaines croissances sont violentes et contraires à la nature. C’est le cas évident de qui arrive plus vite que normal à sa puberté, du fait d’un excès de mollesse ou d’alimentation, c’est-à-dire d’une nourriture trop voluptueuse et abondante. La même chose arrive au blé : parfois le blé croît plus que naturellement, du fait d’un excès d’humidité qu’il n’arrive pas à digérer normalement pour épaissir et se raffermir.

C’est pareil pour les altérations : il y en a de violentes et de naturelles. C’est surtout évident en matière de guérison : des gens sortent d’une fièvre sans passer par les jours critiques, voilà une altération étrangère à la nature; d’autres supportent ces jours, voilà l’altération naturelle.

#741. — Le Philosophe objecte ensuite (230b7) à ce qui précède.

Ce qui va contre la nature contrarie ce qui lui est conforme. Si donc il y a génération conforme et contraire à la nature, et de même pour la corruption, une corruptions en contrariera une autre, plutôt qu’une génération, car la même chose ne peut en contrarier deux.

Le Philosophe résout cette objection. Rien n’empêche une génération, dit-il, d’en contrarier une autre, ni une corruption d’en contrarier une autre. Cela se vérifie déjà sans égard à la contrariété entre conforme et contraire à la nature, car telle génération et telle corruption plaisent, et telles autres déplaisent, une génération doit en contrarier une autre, et une corruption une autre.

Génération et corruption se disent “plaisantes” quand la corruption du moins noble entraîne la génération du plus noble, quand par exemple la corruption d’air entraîne la génération de feu. Elles se disent à l’inverse “déplaisantes” quand la corruption du plus noble entraîne la génération du moins noble, quand par exemple la corruption du feu entraîne la génération d’air.

Mais de s’opposer à une autre n’empêche pas une corruption de s’opposer aussi à une génération. C’est qu’une corruption s’oppose à une génération suivant sa notion générique, mais à une corruption suivant sa notion spécifique propre. De même, l’avarice contrarie la largesse suivant la contrariété du vice à la vertu, mais elle contrarie la prodigalité suivant sa nature spécifique propre. Voilà justement sa conclusion : une corruption n’en contrarie pas une autre “absolument”, c’est-à-dire universellement, mais plutôt du fait que l’une soit telle et l’autre telle, par exemple violente ou naturelle¹¹⁴⁹, plaisante ou déplaisante.

#742. — Le Philosophe montre ensuite (230b10) comment mouvement et repos comportent contrariété du fait de contrarier la nature ou de s’y conformer.

Ce n’est pas seulement, dit-il, entre générations, et entre génération et corruption, qu’on trouve de la contrariété du fait d’une conformité ou d’une contrariété à la nature; mouvements et repos se contrarient de la sorte universellement. Ainsi aller vers le haut et aller vers le bas se contrarient, le haut et le bas constituant des contrariétés du lieu. Or chacun est naturel à un corps ou à l’autre : le feu se déplace naturellement vers le haut, mais la terre vers le bas. En outre, les deux admettent ces

¹¹⁴⁹ *Violenta et extra naturam*. — Le contexte de la contrariété fait lire : *violenta et secundum naturam*.

différences contraires : se trouver conforme ou contraire à la nature. Voilà pourquoi il précise : “Leurs contraires aussi”, ceux de ces mouvements, sont “des différences”¹¹⁵⁰.

Ou peut encore comprendre que pour les corps mobiles eux-mêmes, les différences des mouvements constituent des contraires, à savoir, ce fait de se trouver conformes ou contraires à la nature. Car aller en haut est naturel au feu, tandis qu’aller en bas est contraire à sa nature. Évidemment donc le mouvement conforme à la nature contrarie celui qui lui est contraire.

Il en va pareillement des repos : le repos en haut contrarie le mouvement de haut en bas. Or ce repos contredit la nature de la terre¹¹⁵¹, tandis que le mouvement vers le bas s’y conforme. Évidemment donc, résulte-t-il, son repos contre nature contrarie le mouvement naturel d’un corps. Car certains mouvements d’un même corps se contrarient : son mouvement naturel contrarie celui qui ne l’est pas. Il en va pareillement du repos : l’un des repos contraires se conformera à la nature, comme aller vers le haut pour le feu et vers le bas pour la terre, tandis que l’autre la contrariera, comme aller vers le bas pour le feu et vers le haut pour la terre.

#743. — Le Philosophe soulève ensuite (230b21) une seconde difficulté : est-ce que tout repos qui n’a pas toujours été nécessite une génération? Pareille génération du repos s’appellerait ‘s’arrêter’. Ainsi, par ‘s’arrêter’ on n’entendrait pas la même chose que par ‘reposer’; s’arrêter ce serait plutôt ‘parvenir au repos’. La différence se sent peut-être mieux en grec.

Le Philosophe paraît bien opter pour la négative, avec deux arguments.

Voici le premier. Si de fait il y a génération de tout repos qui n’a pas toujours été, même le repos contre nature, comme lorsque la terre repose en haut, connaîtra une génération. Or le repos ne peut s’engendrer sans que cela se fasse moyennant un mouvement qui le précède. Par ailleurs, le mouvement qui précède un repos contre nature est violent. Par conséquent, alors même qu’en raison de quelque violence la terre se déplacerait vers le haut, elle “serait en train de s’arrêter”, son repos s’engendrerait. Mais cela ne se peut pas, puisque, semble-t-il, “un mobile se déplace normalement plus vite, au moment de s’arrêter”, avec cette conséquence absurde : pendant qu’un mouvement engendrerait un repos, plus ce repos se ferait proche, plus son mouvement se ferait rapide. Or la réalité engendrée constitue la perfection de sa génération; aussi chaque chose développe d’autant plus sa vertu et so intensité qu’elle approche de sa perfection. Et pourtant, le mouvement en lequel consisterait la génération du repos se ferait d’autant plus rapide qu’il approcherait davantage du repos, comme cela s’observe clairement lors des mouvements naturels.

Certes, le mobile déplacé avec violence expérimente le contraire, puisqu’il ralentit à mesure qu’il approche de son repos. Malgré cela¹¹⁵², le repos violent ne connaît pas non plus de génération. C’est le sens de sa conclusion : “c’est donc sans être engendré tel” que le mobile se trouvera par violence en repos¹¹⁵³. Bref, il y a repos sans qu’il se fasse engendrer.

#744. — Voici le second argument (230b26). “S’arrêter”, c’est-à-dire, engendrer le repos, ou bien est justement la même chose que le mouvement naturel qui amène un mobile à son lieu propre, ou bien se fait simultanément.

¹¹⁵⁰ S. THOMAS semble avoir lu “et contrariae ipsorum *differentiae* sunt”, au lieu de “et contrariae ipsorum *loci mutationes* sunt”. La lettre en devient peu intelligible, mais le commentateur récupère bien le sens.

¹¹⁵¹ *Est terrae immaturalis*.

¹¹⁵² *Ergo*. — Plusieurs conjonctions du commentaire sont à contresens et font douter que le commentateur, ou ses copistes, aient bien appréhendé le mécanisme de l’argument.

¹¹⁵³ *Quiescens violente*. — L’allusion à la violence restreint la portée de la conclusion d’ARISTOTE, qui nie pour tout mouvement la génération du repos où il s’achève.

Manifestement, les deux constituent la même entité et renvoient simplement à des notions différentes. En effet, le terme du mouvement naturel consiste à ce que le mobile se trouve en son lieu naturel; or se trouver dans son lieu naturel et y reposer reviennent au même. Par conséquent, le mouvement naturel et la génération du repos reviennent aussi au même et renvoient simplement à une notion différente. Manifestement, par contre, le repos violent ne s'engendre pas moyennant un mouvement naturel; il n'appelle donc pas lui non plus d'arrêt ou de génération.

#745. — Le Philosophe soulève ensuite (230b28) sa troisième question, concernant l'affirmation que le repos à un terme contrarie le mouvement qui s'en écarte¹¹⁵⁴.

Cette affirmation paraît fautive, car lorsqu'on part de tel terme, par exemple de tel lieu, ou qu'on quitte tel terme, par exemple telle qualité ou quantité, on semble bien, pendant ce mouvement, garder encore de ce qu'on laisse ou quitte. En effet, on ne laisse pas tout d'un coup tout le lieu, mais progressivement; pareillement c'est progressivement qu'on perd la blancheur. Donc, quand on s'en va, on reste encore dans le terme 'd'où'. Si donc le repos en lequel on demeure au terme 'd'où' contrarie le mouvement en lequel on s'en s'écarte, deux contraires coexistent, ce qui est impossible.

#746. — Le Philosophe résout ensuite (230b32) cette difficulté.

En s'écartant d'un terme, dit-il, on y repose encore, non pas absolument néanmoins, mais sous un certain rapport, car on n'y demeure pas totalement, mais partiellement. Il est universellement vrai que le mobile a toujours une partie encore "là", dans le terme 'd'où', et une autre déjà dans le terme 'où'. Cependant il n'y a rien d'absurde à ce que l'un des contraires soit mêlé à l'autre sous un certain rapport; mais on est de plus en plus contraire à mesure qu'on garde moins de mélange. C'est pourquoi un mouvement en contrarie davantage un autre, ne comportant jamais de mélange avec lui, que ne le fait le repos, qui en comporte.

Enfin, en manière d'épilogue, le Philosophe remarque que voilà qui se trouve dit pour le mouvement et le repos, et en quel sens on y trouve unité et contrariété.

#747. — Le Philosophe présente ensuite (231a5) quelques éléments utiles à la manifestation de ce qui précède. On rapporte cependant que ces éléments d'explication n'apparaissent pas dans les manuscrits grecs. Le Commentateur ajoute qu'on ne les trouve pas non plus dans certains manuscrits arabes. Aussi cela paraît-il avoir été tiré d'enseignements de Théophraste ou de quelque autre commentateur d'Aristote.

Trois de ces éléments se trouvent de fait placés ici.

Le premier concerne la question soulevée sur la génération du repos non naturel¹¹⁵⁵. On se questionnera encore, dit-il, sur l'"arrêt", la génération du repos : si à tout mouvement contre nature s'oppose un repos qui ne soit pas naturel, faudra-t-il pour lui aussi "arrêt", génération? C'est qu'à refuser l'arrêt du repos violent, on se retrouve avec une absurdité, car manifestement le mobile mû par violence "finit par demeurer", c'est-à-dire reposer, par violence aussi. Un mobile se trouverait donc en repos, sans l'avoir toujours été ni l'être jamais devenu. Voilà chose manifestement impossible. Clairement, par contre, il y aura éventuellement repos violent : tout comme on se meut contre nature, de même aussi on repose contre nature.

Cette affirmation, prenons-en toutefois conscience, paraît bien contrarier une considération antérieure¹¹⁵⁶. Aussi Averroès déclare-t-il que c'est ici qu'on résout la difficulté soulevée alors.

¹¹⁵⁴ *Supra*, leç. 9, #729.

¹¹⁵⁵ *Supra*, #743.

¹¹⁵⁶ *Supra*, #743.

Mais il vaut mieux maintenir la considération antérieure comme plus vraie, bien que l'affirmation présente comporte aussi quelque vérité : le repos violent ne présente pas proprement de génération, comme s'il procédait d'une cause qui le produirait par soi, à la manière dont le repos naturel s'engendre; mais il présente une génération par accident, par défaut de vertu productrice. Quand cesse la violence du moteur, ou qu'elle se trouve empêchée, c'est alors que le repos violent se trouve produit. C'est pour cela qu'à sa fin le mouvement violent ralentit, tandis que le mouvement naturel s'intensifie.

On trouve cependant en ce lieu une autre version, doit-on savoir, qui répond à une autre intention. Il y est question de se demander si le mouvement contre nature appelle en contraire un repos qui ne se conforme pas non plus à la nature.

Il ne s'agit plus qu'un repos contre nature s'oppose proprement à un mouvement contre nature¹¹⁵⁷. Ici on parle en un sens large et impropre qui renvoie à l'opposition commune du repos au mouvement.

Il serait clairement irrationnel, répond-il, qu'il n'existe aucun repos non naturel. Manifestement, en effet, la violence du moteur "demeure" éventuellement, c'est-à-dire cesse. Si alors aucun repos ne s'engendre, le mouvement n'aboutira pas à un arrêt. Manifestement donc à des mouvements violents s'oppose un repos violent, puisque ce qui se meut contre nature doit aussi reposer contre nature.

#748. — Un second élément d'explication concerne ensuite (231a10) la contrariété entre mouvement naturel et violent.

Certaines entités, dit-on, présentent un mouvement conforme et un autre contraire à leur nature; le feu, par exemple, va vers le haut par nature et vers le bas contre nature. Quel mouvement, demande-t-on, contrarie son mouvement naturel en haut : est-ce son propre mouvement violent vers le bas ou le mouvement de la terre, qui se va naturellement vers le bas?

La solution donnée est que les deux le contrarient, mais pas au même sens. Le mouvement de la terre vers le bas contrarie celui du feu vers le haut, comme un mouvement naturel un autre mouvement naturel. Tandis que le mouvement du feu vers le bas contrarie celui du feu vers le haut comme un mouvement violent en contrarie un naturel. Il faut distinguer les mêmes sens pour la contrariété des repos.

#749. — Le troisième élément manifeste ensuite (231a12) la considération de la contrariété entre repos et mouvement.

Peut-être, dit-il, le mouvement ne s'oppose-t-il au repos que "sous quelque rapport" et non absolument. Quand en effet on part du lieu où on reposait, ou qu'on quitte un terme, on paraît bien garder encore du terme qu'on quitte. Aussi, si le repos là contrarie le mouvement de là au terme contraire, on possède alors ensemble des contraires. En fait, on repose encore en un sens tant qu'on reste au terme 'd'où'. D'ailleurs, tout mobile comporte une partie dans le terme 'd'où' et une autre dans le terme 'où'; aussi le repos s'oppose-t-il moins au mouvement que ne le fait le mouvement contraire.

Finalement, il récapitule, comme c'est par soi manifeste.

Du fait qu'on trouve reprises là les mêmes formules qu'auparavant¹¹⁵⁸, on peut considérer comme manifeste que ces derniers développements ne sont pas d'Aristote, mais de quelque commentateur.

¹¹⁵⁷ *Supra*, #746.

¹¹⁵⁸ *Supra*, #745-746.